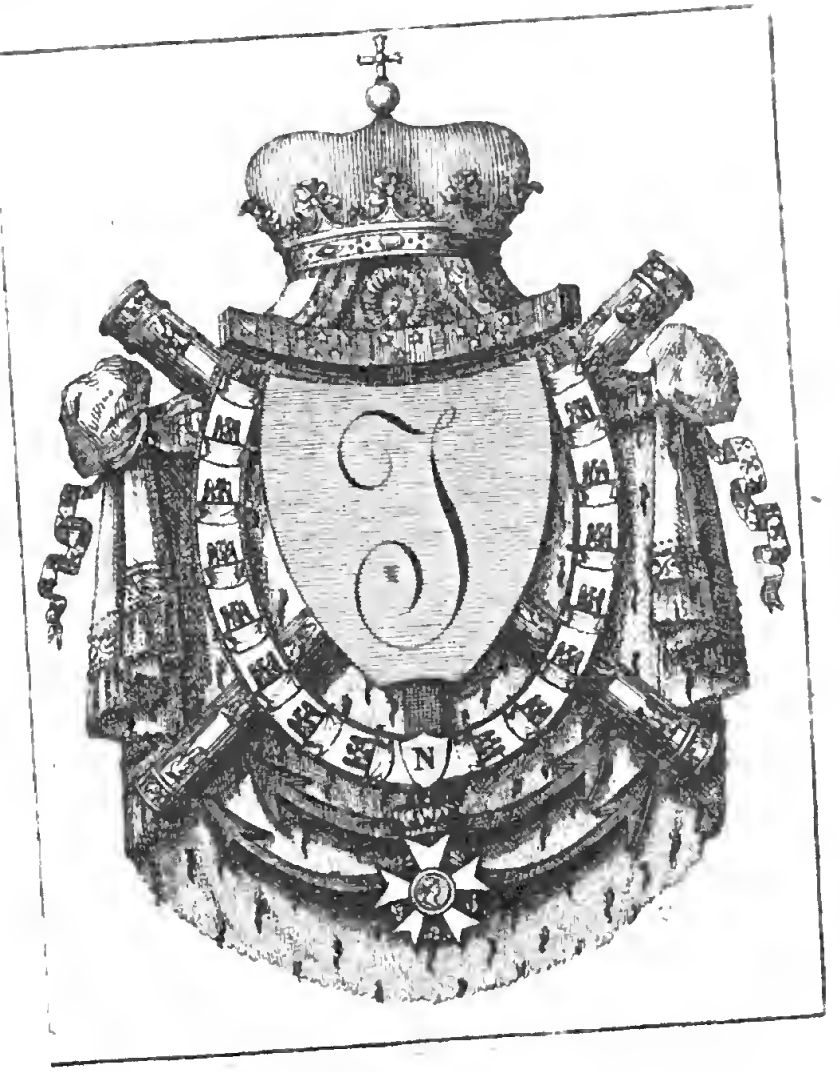
J
N

Palat VII 1.

FLEETWOOD.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque Impériale. Je saisirai ceux qui ne seront pas signés par moi.

Paris, 12 septembre, 1805.

Autres ouvrages de A. L. VILLETERQUE, *qui se trouvent chez le même Libraire.*

Lettres Athéniennes, 3 vol. in-8.°, portraits et carte, 18 fr.
Papier vélin, 36 fr.
Les mêmes, in-12, 4 vol., fig., 12 fr.
Les Veillées philosophiques, 2 vol. in-8.°, 6 fr.
Essais dramatiques, 1 vol. in-8.°, 3 fr.
Quelques doutes sur la théorie des Marées, par les glaces polaires, in-8.°, 1 f. 50 c.

548217

FLEETWOOD.

PAR W. GODWIN;

Auteur de Caleb Williams, Saint-Léon, etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR A. L. VILLETERQUE;

Correspondant de l'Institut national de France,
Traducteur des LETTRES ATHÉNIENNES.

TOME PREMIER.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17;
Et au Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

1805.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Le public a accueilli favorablement mes deux premiers romans; j'ai tâché de mériter encore son indulgence par celui-ci, et si je puis espérer d'y avoir quelques droits, ce sera plus particulièrement, par l'extrême attention avec laquelle j'ai évité le tort irrémissible, en ce genre d'ouvrages, *le tort de me répéter*. Le roman de Caleb Williams se compose d'événemens très-extraordinaires, cependant possibles, et dont on ne peut au moins contester la vraisemblance. Celui de St.-Léon

est d'une autre classe; j'avais pour but d'ajouter à l'intérêt et à l'impression vive qui résulte d'une situation romanesque, incroyable et hors de toute possibilité, par le mélange des sentimens vrais, et l'action simple et commune des passions humaines.

Quelques-uns de ces lecteurs sévères, qu'un auteur devrait regarder comme ses meilleurs amis, puisqu'ils sont toujours prêts à découvrir les fautes mêmes qui échappent à tous les regards, ont judicieusement remarqué que ces deux romans étaient dans ce genre vicieux, condamnés depuis long-tems par Horace, qui déclare

ouvertement sa haine contre tout ce qui est incroyable [1]. Ils ont dit aussi que les aventures même de Caleb, étaient tellement extraordinaires, que, sur un million de lecteurs, pas un seul ne devait en redouter pour lui-même de semblables.

Messieurs les critiques, je vous remercie. L'ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir aujourd'hui, ne méritera pas ces reproches, et j'espère que j'obtiendrai votre approbation.

L'histoire de Fleetwood peut,

[1] *Quodcunque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

en grande partie, être celle de tous les anglais qui occupent le même rang dans la société; les uns ont été à l'université; les autres ont eu une jeunesse un peu turbulente; ceux-ci ont été mariés, et, dans ce nombre, il est possible que quelques-uns aient eu à se plaindre de leurs femmes. Mais dans ces circonstances communes, ont-ils agi comme Fleetwood? ont-ils pensé comme lui? ont-ils éprouvé les mêmes sentimens?

Il ne faut donc pas que le lecteur s'attende ici à ces événemens singuliers qui exaltent l'imagination ou excitent une grande surprise. S'il y a quelque mérite dans cet

ouvrage, je voudrais qu'on le trouvât dans la vérité des descriptions, l'exactitude des détails, la vérité des portraits, et cette sorte d'originalité et de nouveauté qui consiste, comme le dit Pope, à bien peindre ce qui est sous les yeux de tout le monde, et dont personne n'a parlé.

J'ai tâché, dans ce choix d'aventures, d'éviter tout ce que les romanciers, mes prédécesseurs en ce genre, ont voulu dire avec la même intention. Plusieurs de mes lecteurs se seront trouvés dans quelques-unes des situations que je décris; mais je pense qu'ils ne les trouveront dans aucun autre ouvrage;

et si cela est, j'aurai ajouté un roman de plus au grand nombre de ceux qui ont pour objet de donner aux personnes qui ne vivent pas dans le monde, une idée juste de ce qui s'y passe. On ne peut imaginer combien le choix d'un semblable sujet offre de difficultés à vaincre. Il est bien plus aisé de faire un peu moins mal, ou un peu mieux, ou de la même manière, ce que vingt autres auteurs ont déjà fait ; et si je n'ai pas renoncé à vouloir faire autrement, c'est que, dans l'exécution de ce plan, dangereux par sa séduisante et difficile simplicité, je n'avais pas prévu tous les obstacles que j'ai rencontrés avec autant de sur-

prise, qu'il m'aurait fallu de talent pour les surmonter.

Quelques personnes qui paraissent rechercher, avec un intérêt aussi charitable que vif, ce qu'ils appellent mes inconséquences, ou le peu de consistance de mes opinions, verront peut-être avec autant d'empressement que de joie, le respect que, dans cet ouvrage, je montre enfin pour une institution dont je n'ai pas, diront-ils, toujours parlé de même, et ils ne manqueront pas d'en faire la remarque. Ils citeront, à l'appui de leur assertion, ce que j'ai dit du mariage, dans mes *Recherches sur la justice politique*. Ma réponse sera très-sim-

ple. L'ouvrage dont ils s'arment contre moi, et que le public n'a cependant pas dédaigné, avait pour objet de rechercher les avantages que l'on pourrait espérer de plusieurs changemens dans nos institutions. Il s'ensuivrait nécessairement des observations sur la nécessité de quelques modifications, dont le mariage, tel qu'il est, suivant nos lois, me paraissait susceptible, sans altérer ses bases, et sans nuire à ses résultats. Y a-t-il le moindre rapport entre une proposition de ce genre, dans un livre qui la justifie par la nature du sujet, et la volonté si légèrement présumée d'en conclure qu'on peut mépriser

ou braver les institutions de son pays ?

Ce qui pourrait, en supposant un consentement unanime, être excellent dans les raisonnemens, et avantageux à tous, dans les résultats, ne paraîtrait plus fondé que sur des principes désastreux, et n'aurait que de funestes conséquences, si un seul individu s'en autorisait, pour agir d'une manière contraire aux lois, aux coutumes et aux institutions que l'on doit toujours respecter. L'auteur de la *Justice politique* a prouvé, dans toutes les pages de cet ouvrage, que son seul desir était de tâcher, par des réflexions que tout le monde peut

approuver ou rejeter, et des discussions prudentes, dont personne n'a le droit de se plaindre, de contribuer à l'amélioration des idées reçues dans la société, et non pas d'aider au renversement des lois respectées qui la soutiennent. Si je me suis trompé, que celui à qui cela n'est jamais arrivé, me jette la première pierre. L'esprit humain a ses erreurs, l'imagination ses écarts; l'ardente et généreuse volonté du bien a aussi ses torts, et peut avoir des droits à l'indulgence.

FLEETWOOD.

CHAPITRE PREMIER.

J'ÉTAIS encore dans l'enfance, quand ma mère mourut, et je n'en ai conservé aucun souvenir. Mon père qui l'aimait beaucoup, ne pouvant se résoudre à habiter des lieux où il avait perdu l'aimable et tendre épouse dont tout lui rappelait les vertus, fut s'établir dans une campagne, où les beautés de la nature dont il était admirateur passionné, pouvaient, en élevant ses pensées, distraire ou calmer ses regrets. C'est au pied du Cader-Idris, l'une des plus hautes montagnes du Merionetshire; c'est dans cette contrée si remarquable

par l'effrayante et sauvage diversité des aspects imposans qu'elle présente, que mon père choisit la retraite où devaient s'écouler les dernières années de sa vie. C'est-là que je reçus ma première éducation.

La mélancolie habituelle de mon père, les sombres et magnifiques objets dont j'étais environné, eurent une grande influence sur mon avenir. Mon père m'aimait comme on aime un fils unique; il eut toujours pour moi une tendresse, une indulgence que les souvenirs de ma mère qu'il chérissait tant, et dont je lui retracais l'image trop chère, semblaient accroître encore. Son amour pour la solitude n'en était que plus vif; il passait les jours et une partie des nuits dans

la méditation, l'étude, et ces rêveries toujours entraînantes, et quelquefois dangereuses, qui plaisent tant aux esprits contemplatifs.

Lorsqu'il était chez les autres, ou qu'il recevait quelques visites, il semblait craindre la gêne qui devait en résulter pour moi, et ne me contraignait ni à rester près de lui, ni à me soumettre à ces légères convenances, dont il est cependant si important de prendre de bonne heure les habitudes, pour en diminuer les contrariétés. Jamais, non plus, il ne céda à la tentation, bien pardonnable à un père, de mettre en évidence les petits talens de son fils, et il évita toujours le ridicule attaché à ces éloges que la politesse perscrit, que l'usage autorise, et dont se

nourrit souvent, avec trop de complaisance, la vanité paternelle.

J'étais presque toujours seul. Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons, sur-tout dans un âge plus avancé, jouir pleinement des beautés de la nature ; elles perdent tout leur charme, dans nos relations sociales, trop étendues, et trop variées. Mes premières années s'écoulèrent, devrais-je dire qu'elles se perdirent, au milieu des montagnes et des précipices, sur les bords de l'Océan dont j'aimais les tempêtes, au bruit des cascades dont la chute prolongée et monotone me livrait aux rêveries et aux sombres pensées. Il en résulta, dans mon caractère, une sorte d'âpreté et de rudesse. J'étais

grave et silencieux. Ma curiosité était ardente, et ma volonté opiniâtre.

Combien de fois j'ai gravi jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, pour contempler les beautés du soleil levant, ou admirer l'éclatante richesse qu'il répand sur toute la nature, à l'instant où il paraît se plonger dans le vaste Océan ! C'est aussi de là que j'aimais à considérer les montagnes, les vallées, les rivières, les villes que je voyais ou croyais voir dans l'immense horizon que je découvrais. Le païsage qui m'environnait semblait s'en embellir, et je m'y attachais plus fortement ; je sentais plutôt la peur que le desir de m'approcher des lieux que j'apercevais à une plus grande

distance. Il semblait qu'un pressentiment secret m'avertit que j'y trouverais plus de peine que de bonheur, et que j'aurais un jour cruellement à souffrir des passions des hommes, de leurs orgueilleuses prétentions, de leurs fourberies, de leurs illusions, de leurs orageux plaisirs. Je tremblais de tout ce que j'ignorais encore ; j'en sentais déjà le mal avec une sorte d'effroi et d'horreur, dont l'excès prématuré accusait plutôt mon éducation trop sauvage, qu'il ne devait me faire présager l'avenir ; et ce n'était cependant que mon avenir que je m'opiniâtrais à voir dans mes craintes.

J'étais misanthrope avant l'âge où on le devient, parce que je n'étais plus enfant, avant le tems.

où l'on doit cesser de l'être. L'habitude de faire ce qui me plaisait, avait étendu mes volontés, et elles étaient sans bornes, comme sans contradictions. Je me croyais prudent, parce que j'étais frappé du sentiment de tous les dangers qui me menaçaient dans le monde, et rien, dans ma situation actuelle, ne m'apprenait à les éviter. Mais c'est aussi dans cette situation solitaire, et peut-être heureuse, si elle pouvait durer toujours, que les graves objets d'une nature grande et forte, sont particulièrement en harmonie avec les énergiques sensations qu'ils font naître. Tout, dans ces sombres retraites où elle déploie sa sévère magnificence, montre la vie qui l'anime et l'action qui la soutient. Rien

n'est en repos. Tout est diversité et changement. La mystérieuse végétation a ses miracles continuels. Tant d'objets se succèdent aux regards et dans la pensée du promeneur solitaire ! rien ne suspend l'admiration qu'il éprouve ; tout le frappe ; tout partage son attention ! Ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il prévoit, tout le ramène sans cesse à une grande et unique pensée, résultat fixe de toutes ces sensations fugitives.

Les feuilles de l'arbre, les fleurs de la prairie, l'herbe qui croît dans les fentes du rocher, la sève qui circule dans ce tronc d'arbre en apparence desséché, et dont quelques feuilles attestent encore la vie, le mouvement des nuages, le bruit des vents, le

murmure des eaux, l'air plein de vie qu'on respire, le gazon humecté par les vapeurs de la terre, la rosée qui le couvre, l'insecte qui l'agite, les plus grands, les plus petits objets, tout est digne d'attention. Tous leurs effets ont la même cause; tous présentent la vie; tous parlent de la puissance qui les anime, et dont l'action est sans bornes et sans repos. Ce langage est muet, mais son éloquence est admirable, c'est celle des bienfaits : pour l'entendre sans effort, il faut l'écouter avec reconnaissance. Heureuse contrainte ! doux charme de la méditation ! c'est par le sentiment même du bonheur que nous devenons attentifs, et le desir de bien voir n'est que la certitude

de mieux jouir de tout ce qu'on admire.

J'étais parvenu à cette époque, où le contraste des mêmes goûts, à un âge différent, se fait sentir dans toute sa force. Mon père était aussi un admirateur de la nature; mais il ne pouvait être le compagnon de mes études dans les scènes variées qu'elle offrait à ma méditation. Il les contemplait de sa fenêtre, ou de la terrasse qu'il avait fait élever à l'extrémité de son jardin. Se promenait-il ? c'était à cheval, et en suivant paisiblement la grande route des voyageurs. Ses jambes étaient affaiblies par l'âge, et sa santé était souvent altérée par les retours périodiques d'une douloureuse maladie ; la goutte le

tourmentait depuis long-tems. J'étais dans toute la force du matin de la vie. Je traversais les prairies, ou je gravissais les montagnes avec cette vîtesse, cette vigueur, cette hilarité que me donnait le besoin presque sans motif de m'exercer d'une manière quelconque, soit en m'élevant sur des sommets, en apparence inaccessibles, ou en m'abandonnant à la rapidité de leur pente escarpée et périlleuse. J'ai souvent pénétré dans des retraites, que personne avant moi, n'avait découvertes. Je me plaisais à rivaliser d'agilité et d'audace avec ces animaux de la montagne, pour qui tous ces dangers ne sont que des jeux. Mon seul compagnon était un chien, qui, en me suivant tou-

jours, avait, pour ainsi dire, contracté mes habitudes, et semblait partager tous mes goûts. Il s'était établi entre nous, une sorte de sympathie très-remarquable. Etais-je fatigué? il paraissait l'être, et venait se coucher à mes pieds. Il cherchait à m'égayer, dans mes sombres rêveries. Et combien de fois cet humble et fidèle compagnon ne m'a-t-il pas offert les distractions qui éloignent l'ennui de la solitude, dans ces déserts inhabités où nous nous trouvions ensemble! Quelquefois, projetant une excursion dont je voulais lui éviter les périls, je le laissais à la maison; alors il s'échappait, s'il le pouvait, et cela lui arrivait souvent; il me cherchait dans les montagnes, et parvenait à me re-

trouver. Mais si, ne voulant pas décidément l'avoir près de moi, je l'attachais moi-même, pour quelques heures, à un arbre, il ne résistait pas, ne bougeait plus, et attendait avec obéissance et une muette résignation, l'instant où il devait me revoir.

Dans mes promenades, je ne me livrais pas toujours à ces exercices violens, et quelquefois périlleux. Je m'arrêtais quelquefois le long de la rivière, et j'y contemplais à loisir, les beautés qui s'y réfléchissaient. Je passais des heures entières sur le bord d'un précipice, et je considérais ces grands et pittoresques rochers qui semblent porter la sauvage empreinte des siècles nombreux qu'ils rappellent. J'écoutais avec une sorte de plaisir

inexprimable, le bruit des pierres que je jetais dans ces immenses cavités; je suivais de l'œil, leurs bondissemens variés et successifs sur les pointes des rochers, jusqu'à l'instant où elles se perdaient dans un éloignement où mes regards ne pouvaient pénétrer. Je me couchais quelquefois sur le sommet d'un roc saillant au-dessus de la mer, la tête avancée, pour mieux contempler ses vastes flots qui semblaient s'entr'ouvrir pour me recevoir. Souvent je me reposais près d'une cataracte dont le sourd bruissement et la chute monotone me plongeaient dans le sommeil.

C'est par de semblables amusemens que je contractais une sorte d'habitude de ne plus être, pour

ainsi dire, *présent*, au milieu des scènes qui m'environnaient; j'échappais par les rêves de la pensée, à la réalité des objets qui frappaient mes regards, et que d'abord je contemplais toujours avec une sorte d'avidité. Peut-être ce mot de rêverie n'est-il pas celui qui peut rendre le mieux cette situation où l'esprit n'a plus d'idées distinctes, cette sorte de *vie morte*, si l'on peut s'exprimer ainsi, cet indolent oubli de ses forces, ce sentiment inexplicable, et qui a aussi ses charmes et même sa volupté. Quelquefois il s'y mêlait plus d'action, plus d'idées fixées, quoique toujours chimériques. Je créais des scènes qui n'avaient de réalité que dans mon imagination, mais elles en avaient; alors je formais

de vastes plans, et, visionnaire toujours heureux et puissant, je trouvais tout, dans la nature, docile et prêt à exécuter mes ordres. J'avais une femme ; j'avais des enfans ; j'habitais des palais ; je donnais des lois aux nations : je pouvais tout.

Il y a une grande différence entre les visions de la nuit, et les songes que l'on fait sans dormir. Les rêves du sommeil sont souvent pénibles ; les autres sont toujours agréables et flatteurs. Il se mêle ordinairement aux premiers un sentiment d'impuissance ; ce qui ne vient pas de nous, est trop fort pour nous ; dans les rêves du jour, au contraire, rien n'est impossible ; les obstacles ne se présentent que pour être sur-

montés ; et, lorsque nous daignons prolonger la résistance, ce n'est que pour ajouter à la satisfaction d'en triompher. Notre création est pleine et entière, comme notre puissance : s'il s'y joint un peu de délire, d'extravagance, l'heureux rêveur s'en aperçoit à peine. Le seul inconvénient de cette espèce de songes, est qu'il en résulte un certain penchant au despotisme : la moindre contrariété nous impatiente : toute opposition nous paraît être une usurpation de nos droits et une offense à notre *grandeur*. C'est ce que j'ai complétement éprouvé, et ces plaisirs bien innocens de mes premières années, ont eu une influence très-prononcée sur mon avenir.

Cependant ma jeunesse ne se

perdit pas entièrement, dans ce dangereux et frivole besoin de créer des châteaux en l'air. Mon père m'aimait trop pour négliger à ce point mon éducation. Il me donna un précepteur. C'était un homme de bonnes mœurs. Ses devoirs envers Dieu et les hommes étaient réglés par les sentimens vrais et durables que la religion inspire, et les principes les plus purs et les plus désintéressés de la morale. C'était dans sa conscience qu'il en cherchait le guide, et dans sa propre approbation qu'il en trouvait la récompense. Il ne voyait dans la chaleur avec laquelle on en soutient les diverses opinions, que la volonté de se distinguer et de se faire un nom dans le monde. Ses parens le des-

tinaient à l'étude des lois ; mais il s'y refusa, par l'aversion, disait-il, qu'il eut toujours pour la dispute, les sophismes ; il ne pouvait aimer, ajoutait-il, un état dont les succès, les récompenses, et même les moyens d'existence, n'existent que dans les querelles, les divisions des familles, et les infortunes qui en résultent.

Mon précepteur était aussi un de ces hommes dont on trouve un si grand nombre dans l'Europe civilisée, qui, sans talent, se croient voués aux muses, et qui, toujours sans succès, dirigent, avec une opiniâtreté malheureuse, leurs pas vers ce temple de l'immortalité littéraire qu'ils n'atteindront jamais. Il n'avait certainement ni le feu, ni la vigueur, ni le génie

qui annoncent et distinguent le poëte appelé aux triomphes. Cependant, trompé par une grande facilité dans l'art de versifier, il croyait posséder tout ce qui lui manquait ; mais il avait mieux que cela : il était honnête homme. Son cœur était franc ; ses manières étaient simples, et, quoiqu'il s'estimât, comme poëte, beaucoup plus qu'il ne l'aurait dû, on ne l'en estimait pas moins, parce que cette opinion, trop favorable de lui-même, ne lui faisait jamais oublier ni ses devoirs, ni les égards qu'il devait aux autres. Il avait aussi une sorte d'instruction qui avait plus particulièrement déterminé le choix de ma famille. Il entendait passablement le latin, le grec, le français et l'italien, et

il avait quelques connaissances élémentaires de l'astronomie, de la géographie, des mathématiques et de l'histoire. Mais son étude favorite était la mythologie. Sa lecture de choix était Platon, au moins dans ses traducteurs et commentateurs, qu'il feuilletait sans cesse. Je crois bien que souvent même il ne les entendait pas. Je lus avec lui les Classiques, et les livres élémentaires des sciences, d'abord, pour plaire à mon père, ensuite par goût. Mon père voyait avec plaisir, le desir que j'avais de m'instruire; mais il ne m'imposa jamais aucune sorte de tâche; j'avais, dans mes études, une entière liberté.

Quoique j'apprisse de mon précepteur, avec une sorte de doci-

lité et de confiance, tout ce qu'il pouvait m'enseigner, je n'eus jamais pour lui aucune considération. Ses faiblesses n'échappaient pas à mes observations. Mon père semblait m'en donner le dangereux exemple, par tout ce qu'il en disait en son absence, et souvent même par les sarcasmes dont il se plaisait à l'accabler, en lui parlant. J'avais un secret mépris pour les sonnets et les odes du Bonhomme, et j'écoutais d'un air distrait tout ce qu'il me disait des beautés mystérieuses de la mythologie. Je ne doutai jamais un moment de la supériorité que je croyais avoir sur lui. Cette persuasion donnait quelquefois lieu à de petites querelles qui blessaient toujours son amour-propre. J'étais opiniâtre et

décidé ; mais la différence de nos âges prévenait les conséquences plus sérieuses que ces fréquentes disputes pouvaient avoir.

Si j'avais peu d'estime pour les talens de mon précepteur, j'avais pour lui la considération due à ses vertus ; et, en général, dans toute la conduite de mon père à son égard, je remarquais une sorte d'approbation de la mienne. J'étais impétueux et turbulent ; et il est probable que, réuni à d'autres écoliers, notre maître aurait eu beaucoup à souffrir de mes espiégleries : mais j'étais seul ; et, quoique je fusse très-peu indulgent sur ses faiblesses, dont aucune ne m'échappait, je n'en voyais pas encore tous les ridicules. Ce n'est pas sous ce point

de vue que les défauts des hommes se présentent dans la solitude. L'envie d'en rire est un des malheureux plaisirs qui, dans la société, naissent du besoin de plaire aux autres, ou de la volonté de s'en faire craindre.

CHAPITRE II.

L'AVEU de mes erreurs est le principal but de cet ouvrage. Je n'espère pas qu'on y prenne quelqu'intérêt; mais si cependant, cela était possible, ce ne serait qu'en connaissant bien mes dispositions naturelles et les circonstances particulières de mon enfance. Voilà mes motifs pour dire tout ce que les hommes qui ont le moins de dissimulation, sont toujours disposés à taire. Ne puis-je encore y trouver une excuse, lorsque, comme je vais le faire tout-à-l'heure, je dirai avec la même franchise, ce que par modestie je

devrais passer sous silence? J'aurai à redouter quelques reproches ; il faut tout dire quand on se condamne : mais il n'en est pas ainsi de la vertu ; rien ne l'accuse, elle peut cacher ce qui l'honore. Cependant je serais aussi trop injuste envers moi-même, si je donnais lieu à mes lecteurs de supposer que la rudesse de mon caractère, me rendait insensible aux maux des autres, et à la volonté de leur être secourable. Rien alors ne me paraissait difficile et rebutant. Je m'éloignais de la grande société des hommes ; j'y prévoyais tout ce que j'aurais à en redouter et à en souffrir, enfin tout ce qui, en froissant ma sensibilité, devait me faire regretter le monde idéal où je vivais ; mais j'aimais à pénétrer dans

la cabane du pauvre ; je ne fuyais pas le malheur : la générosité de mon père m'aidait à le secourir ; et, pour le protéger, j'aurais trouvé dans mon caractère, tout le courage dont j'aurais eu besoin, pour mépriser toutes les menaces, et braver tous les dangers.

Ma vanité n'était pour rien dans ces entreprises. Je suis loin de penser, avec certains moralistes injustes et froids, que nos meilleures actions ne sont que des moyens plus adroits de nous satisfaire, et n'ont pour unique motif que notre intérêt personnel. Mon cœur se révolte contre cette exécrable doctrine. Je sens que le besoin d'être utile suffit pour nous déterminer, et j'ai souvent éprouvé une joie pure et désintéressée dans

le bonheur des autres, soit qu'il leur vînt sans moi, ou que j'y eusse contribué. Quand la réflexion me le rappelait, je sentais encore que, pour en jouir mieux, j'oubliais ma propre satisfaction ; et ce sentiment élevé dont la divinité honora la conscience de l'homme, est un de ses plus grands bienfaits, puisqu'il est en même tems le triomphe et la plus digne récompense de la vertu.

Il y a cependant une singulière subtilité, une étrange complication dans les sentimens humains. La généreuse sympathie qui animait mes charitables efforts, était pure ; elle venait d'une source céleste et conservait sa noble candeur, au milieu du torrent souillé des passions personnelles, comme

l'huile des fleurs surnage sur les eaux vaseuses, dans lesquelles ces fleurs sont tombées. Cependant on ne peut douter que l'honorable caractère que j'avais l'occasion de montrer dans ces circonstances, n'ajoutât à l'empressement d'en chercher de nouvelles, et à la satisfaction que j'y trouvais. L'humanité et une sorte de complaisance pour moi-même, étaient deux causes très-distinctes dans ma bienfaisance ; mais la dernière n'était peut-être pas celle qui avait le moins d'influence sur la louable habitude qui en résultait. Dans les autres scènes de la vie, je n'aurais peut-être obtenu qu'une part égale ou incertaine dans l'action ou l'éloge. Mes rivaux auraient pu montrer plus d'éloquence, de chaleur

ou de force; mais dans une chaumière où la bienfaisance me conduisait, je reprenais ma supériorité; je n'avais point d'opposition à redouter; rien n'y réveillait l'irritabilité de mon caractère, et l'orgueil ne pouvait y exciter ou y contraindre les élans d'un cœur honnête et généreux; ces circonstances furent assez rares pour ne pas affaiblir ou émousser ma sensibilité naturelle, par des occasions trop fréquentes de la satisfaire. Je pouvais les choisir dans cette contrée reculée, où la misère offre moins de victimes, et ce fut un bonheur pour moi.

Me permettra-t-on de raconter ici une aventure de ce genre, qui m'intéressa vivement? Depuis plusieurs jours, il n'avait cessé de

pleuvoir, et les eaux gonflées avaient inondé une partie des terres basses. C'était dans le mois de juillet. A la suite de quelques ondées encore plus violentes, le ciel s'éclaircit un peu dans l'après-midi, le soleil se montra; il fut possible de sortir et d'aller admirer ce beau spectacle de la nature qui, particulièrement après des tems pluvieux, semble recouvrer tous les charmes de cette brillante saison. Des pluies continuelles altèrent l'éclatante verdure des arbres, le doux parfum des fleurs; mais un rayon de soleil suffit pour rendre aux montagnes et aux vallées toute leur beauté, et à l'admirateur tous ses plaisirs; je n'en échappai pas l'heureuse occasion. Je connaissais tous

les sentiers par lesquels je pouvais éviter les eaux stagnantes ou débordées. Ils me conduisirent par une montée assez roide, jusqu'au bassin qui forme la source du Desnuy. Je gagnai le côté oriental de la montagne, d'où je pouvais découvrir mieux le superbe spectacle dont j'étais privé depuis quelques jours. C'était une des plus belles soirées de l'été. Les brillantes couleurs des nuages, leurs formes variées, fantastiques, mêlées de pourpre, d'or et d'azur, et répétées dans les eaux du bassin; les émanations vivifiantes qui s'exhalaient de toutes parts; le bruit des feuilles agitées que j'écoutais, dans ce moment, comme si c'eût été la voix de la forêt, le langage ou plutôt le chant

des oiseaux ; l'air vif et pur que je respirais ; les foins coupés dont le parfum balsamique s'unissait au plus doux parfum des fleurs qui semblaient renaître ; tout s'animait d'une action nouvelle ; je croyais entendre un concert, dont les sons muets et ravissans sont au-dessus de l'art, et je l'écoutais, pour ainsi dire, par tous mes sens à-la-fois. Je voyais en même tems un tableau dont les moindres détails seraient inimitables ; et j'assistais à un spectacle où je ne pouvais me lasser d'admirer les charmes réunis de cette fraîcheur, dont on ne jouit que dans une belle matinée d'été, et des riches et brillans effets d'une superbe soirée de la même saison.

J'étais assis sur un des bords

du précipice. J'avais tout vu, tout admiré ; je regardais encore. Le villageois, occupé à réparer le désastre occasionné par les pluies, avait quitté ses travaux. Les troupeaux rassemblés par le berger, avaient repris doucement le sentier du village, et ils étaient rentrés. Dans ce moment un seul objet fixait mon attention. Un jeune agneau s'était laissé tomber dans le précipice, et un villageois voulait le rattraper. Je frissonnais, en voyant cet homme se hasarder ainsi dans les escarpemens de ce gouffre qui, en quelques endroits, étaient presque perpendiculaires. Les pluies en rendaient la surface extrêmement glissante. Le villageois s'accrochait à toutes les touffes d'herbes, à tous les arbris-

seaux qu'il trouvait sous sa main. Il me rassurait même quelquefois, par cette adresse particulière qui distingue les habitans des montagnes, et je le voyais se tirer fort heureusement des pas les plus effrayans. L'agneau folâtrait et fuyait toujours les poursuites du villageois, qui ne le perdait pas de vue, et ne pouvait l'atteindre.

Tout-à-coup j'entends un cri qui partait d'un endroit peu éloigné de moi. Deux enfans que je n'avais pas aperçus, étaient assis dans un petit enfoncement, et criaient : Mon frère ! mon frère ! Un vieillard était près d'eux, et s'écriait douloureusement : Mon fils ! mon Williams ! et il se disposait à le suivre dans le précipice. Le cri que j'avais entendu, était

produit par ce que j'avais dans ce moment sous les yeux, et cependant, par un effet singulier qui résulte de notre organisation, le cri que j'entendis, me parut précéder ce que je vis. Le villageois allait saisir l'agneau, et l'agneau semblait prêt à lui échapper par un saut que l'homme voulut prévenir. Il se jeta sur lui, et tous deux, roulant ensemble au fond du précipice, tombèrent avec la rapidité de l'éclair, dans les eaux du bassin, dont les pluies avaient fait un grand lac. Je criai au vieillard de renoncer à son projet, et je lui promis de sauver son fils. Je connaissais un sentier plus sûr, mais un peu plus long que celui où malheureusement pour lui, le villageois s'était engagé. J'avais

sur lui l'avantage de n'être distrait par aucun autre objet, et j'arrivais. Je vis le paysan paraître à la surface de l'eau, et tout-à-coup il disparut. Plus de prudence ; une seconde parait un siècle à mon impatience : j'abandonne le sentier, et je me précipite dans le lac.

Ma chute n'avait pas été aussi violente que celle de Williams, et je revins bientôt à moi. Je nageai vers l'endroit où je l'avais vu s'enfoncer ; il reparut. Je passai mon bras autour de son cou, et je le soutenais ainsi ; mais il restait une difficulté qui paraissait insurmontable. De tous les côtés, les bords du bassin étaient très-escarpés, et je ne pouvais les gravir, en portant dans mes bras, cet homme qui, dans ce moment, avait perdu toute

connaissance. Tandis que je faisais ces réflexions décourageantes, je vis un bateau qui, conduit par une jeune femme, s'approchait de nous ; c'était la maîtresse de Williams ; c'est à elle que le jeune agneau appartenait ; c'était pour le sauver, que Williams avait hasardé sa vie. Je le plaçai dans le bateau ; il paraissait plus étourdi que souffrant ; sa chute avait été terrible ; mais il était resté peu de tems dans l'eau ; tout annonçait qu'il ne tarderait pas à recouvrer ses sens. Tout allait bien ; l'agneau même était sauvé.

Nous gagnâmes le bord du lac, où nous étions attendus par le père et les deux frères. Leurs premières attentions furent pour Williams ; ils ne songeaient pas même

à moi. Je m'étais éloigné à quelque distance, et je considérais ce groupe intéressant. L'aîné des enfans soutenait Williams ; la jeune fille frottait ses tempes, et le père, assis devant lui, tenait ses deux mains dans les siennes. Ils étaient à peindre. Les yeux pleins d'ardeur et d'inquiétude du frère ; les regards pleins d'amour de la jeune fille, sa pâleur ; l'attitude du vieillard, ses cheveux blancs comme la neige ; rien n'eût été à négliger dans ce tableau. Williams fit un profond soupir ; ce soupir rendit la vie à tous ceux qui l'environnaient, et les inquiétudes furent bientôt calmées. Le plus jeune des deux enfans, qui, jusqu'à ce moment, était resté dans le silence, commençait même

déjà à jouer avec Molly, le petit agneau qui folâtrait autour de lui.

Ce fut alors que mon tour vint. Le vieillard s'écria : Où est donc notre sauveur ? Je m'approchai, et il fallut bien entendre les expressions d'une reconnaissance bien vive, bien bruyante, bien tumultueusement exprimée. La jeune fille et moi, nous soutînmes Williams jusqu'à sa maison ; j'offris mon autre bras au père ; le frère aîné tenait en lesse l'agneau chéri, et le plus jeune portait en triomphe le bâton du vieillard, qui n'en avait pas besoin dans ce moment, parce qu'il s'appuyait sur mon bras.

C'est ainsi que je fis connaissance avec cette honnête famille. L'habitation de la jeune fille était

à peu de distance de celle de ces bonnes gens. Elle était la plus jeune de ses sœurs, et toutes vivaient avec leur mère. Le travail de Williams soutenait son père, qui ne pouvait plus ni l'aider ni s'en passer, et Williams ne voulait pas se marier avant l'âge où l'aîné de ses frères pourrait le remplacer. Ce qui venait d'arriver avait ajouté à l'amour de Williams, par sa reconnaissance pour celle qui lui avait sauvé la vie, et augmenté l'impatience de tous deux, sans rien changer cependant à la résolution qu'ils avaient prise. Je les vis souvent, et je les aimais beaucoup. Williams était bon et laborieux. La jeune fille joignait un courage remarquable aux vertus et aux aimables

qualités de son sexe. Le père se plaignait souvent, et même en versant des larmes, de l'impossibilité de se livrer à ces exercices de force et d'adresse, qui permettaient à Williams de céder aux mouvemens de son cœur. J'avais pour eux l'attachement le plus vrai ; et quand je les voyais si heureux de pouvoir me donner des témoignages de celui qu'ils avaient pour moi, j'éprouvais une vive et secrète satisfaction à me rappeler la circonstance qui y avait donné lieu. Mon père, à ma demande, accorda une ferme aux deux amans, et, sur mes épargnes, je payai les services d'un laboureur qui travailla pour le vieillard. Le mariage se fit, et d'une cabane heureuse, j'eus

le bonheur d'en former deux.

Telles furent les principales occupations de mes premières années. J'aimais le canton où j'étais, sans prendre aucune part aux plaisirs de ceux qui l'habitaient. Je fuyais la société ; je ne voulais de relations avec les hommes, que celles que des circonstances imprévues faisaient naître, en m'offrant l'espérance d'être utile. Je n'étais pas chasseur, et je ne concevais pas, non plus, quelle sorte de plaisir on pouvait avoir à se montrer sur un beau cheval, et à faire admirer son adresse à le conduire. Je n'avais pas, pour me livrer à ces pitoyables amusemens, le motif qui presque toujours en détermine le goût ; je n'étais pas oisif. Le monde était nouveau pour

moi : j'étais jeune, laborieux ; tout était pour moi une source d'occupations, et ces occupations étaient mes amusemens. Au milieu de mes livres, de mes études, mes tant heureuses rêveries continuaient toujours. Que de souvenirs il m'en reste ! Que de plans je formai ! Que de républiques je fondai ! Que d'institutions utiles dont j'ai rédigé les sages réglemens ! Une autre raison me faisait aussi prendre en aversion les amusemens des riches et oisifs campagnards. Je ne pouvais patiemment voir les tourmens, les tortures que les chasseurs font éprouver aux malheureux animaux qu'ils poursuivent. Peut-il y avoir quelque plaisir dans cette cruauté calme, dont on se ferait un crime,

si on ne s'en était pas fait une habitude ? Dans mon enfance, j'eus un instant ce goût ; je fus entraîné par un valet de mon père, et ensuite par mon précepteur, qui joignait à ce goût une sorte de passion pour la pêche à la ligne. Après un court essai de ces tristes plaisirs, j'y renonçai pour jamais, et j'eus moins encore de considération pour mon précepteur, en le voyant s'y livrer avec une sorte de constance qui me paraissait aussi puérile que ridicule.

CHAPITRE III.

Mon père jugea à-propos de m'envoyer à l'université d'Oxford. Je m'y déterminai avec quelque peine, mais sans me permettre de faire la moindre objection ; cela eût été inutile.

L'instant où je me séparai de mon père que je n'avais jamais quitté, me fut très-pénible ; c'était le meilleur et le plus sage des hommes ; il m'aimait tendrement, et moi, j'avais eu le bonheur de trouver dans mes goûts, qui sympathisaient avec les siens, une sorte de raison prématurée qui, de bonne heure, me permit de voir

dans un père respecté, l'ami que je chérissais le plus. Tous deux, nous étions sérieux, contemplatifs, également disposés à éviter la société. Je l'avais rarement affligé. Mon caractère était prompt, sans être violent, énergique, et non pas opiniâtre ; je craignais trop de déplaire à mon père, pour n'avoir pas la sincère volonté d'éviter des torts qui auraient blessé son cœur; et, quand cela arrivait, il trouvait toujours dans le mien, le plus ardent desir de les réparer. Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes, que nous nous arrachâmes des bras l'un de l'autre, quand il fut question de monter dans la voiture qui devait me conduire à Oxford.

Ce que j'éprouvai en quittant

mon précepteur, était un assez singulier mélange de sentimens bien opposés. J'avais toujours eu fort peu de respect pour lui, et je me sentais quelquefois humilié d'être forcé d'écouter ses leçons ; elles me rappelaient trop mon âge, et j'avais une telle confiance en moi, que je me croyais tout-à-fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, hors de ces limites enfantines, où ses instructions me ramenaient toujours : j'avais le plus vif desir de prouver que je n'en avais plus besoin.

En cédant trop au coupable plaisir de trouver ridicules les leçons de mon précepteur, j'avais fini par trouver mon précepteur même, tout aussi ridicule que ses leçons ; cependant je ne le quittai

pas sans quelque chagrin. L'habitude de le voir, à toutes les heures du jour, avait établi entre nous une sorte de sentiment assez bizarre ; ce n'était pas sans doute de l'amitié que j'avais pour lui, peut-être était-ce le besoin de croire à celle qu'il me témoignait ; je n'en doutai jamais, et moins encore, en me séparant de lui. Je l'embrassai tendrement; je le remerciai mille fois de ses soins, je le priai de me pardonner mes torts. Dans ce moment, je me les rappelais tous, et je ne voyais plus que les bonnes qualités de l'excellent homme pour qui je n'avais pas toujours eu les égards qu'il méritait. Mon père qui sentait mieux encore tout ce que je lui devais, avait voulu lui assurer

une existence indépendante et heureuse. Il pouvait nommer à une place ecclésiastique, d'un revenu assez considérable ; et, pour la donner à mon précepteur, il l'avait engagé à entrer dans les ordres sacrés ; mais il s'y refusa courageusement, par des motifs qui honoraient et prouvaient également la vérité de ses principes religieux, et la délicatesse de sa conscience.

Il faut dire aussi que mon cher précepteur se regardait comme un des plus grands génies de son siècle, et ne jugeait pas qu'il lui fût convenable de se dévouer, dans cette brillante maturité de son talent, à la société de quelques campagnards, et de perdre ainsi le plus beau tems de sa vie poé-

tique. Il se retira, avec une pension que mon père lui assura, dans la capitale ; et là, il publia ses poésies, et ses recherches sur la Mythologie : quelques personnes, par considération pour l'auteur, s'empressèrent de les acheter, mais personne n'eut le courage de les lire.

J'eus aussi dans ce moment à supporter les chagrins d'une troisième séparation, et j'espère que le lecteur me pardonnera de lui parler encore une fois d'un vieux ami avec qui j'avais passé tant d'heures de mes premières années. Mon chien, mon bon Chilo, avait été souvent le discret confident de mes peines, et confident plus aimable sans doute que les rochers, les bois, à qui les héros des fables

et des romans ont à dire, et disent tant de belles choses, singulièrement touchantes. Cet excellent animal m'avait donné bien des preuves d'attachement, et entr'autres, dans une circonstance de mon enfance que je me rappelle toujours avec une sorte de plaisir attaché aux souvenirs de cet âge.

Un jour mon père m'avait vivement grondé, et, comme de raison, je trouvais que je n'avais pas mérité tant de sévérité. Assis sur la terrasse du jardin, la tête appuyée sur mes deux mains, j'étais fort triste. Mon pauvre Chilo m'aperçoit, accourt et tourne autour de moi, avec de grandes démonstrations de joie. J'avais trop d'humeur pour lui faire l'accueil qu'il

attendait, et le bon animal cesse aussitôt ses gambades, ses cris. Il vient doucement se placer tout près de moi. Une de ses pattes était posée sur mon genou, et je sentais, de tems en tems, les légers mouvemens qu'il faisait pour s'attirer mon attention. Au moment où mes regards tombèrent sur lui, je vis les siens fixés sur moi, avec tant d'affection, que je ne pus m'empêcher de le serrer dans mes bras, comme un ami que le ciel m'aurait envoyé. Dans mon dépit enfantin, je lui disais : Bon Chilo, tout le monde ici me traite avec dureté, avec injustice; il n'y a que toi, oui, toi seul tu m'aimes toujours.

Je cherche encore pourquoi cette scène qui n'est rien, tient

une si grande place dans les souvenirs de mon enfance. C'était une première injustice, ce fut une première consolation, ce fut aussi une sorte de premier pas dans cette vie où l'on a tant d'injustices à éprouver, et si peu de consolations à attendre des hommes. Si cette réflexion ne rappelle rien au lecteur, il est trop heureux pour me pardonner l'inutilité de ce récit, et je l'en félicite.

Chilo ne m'accompagna pas à Oxford; il était trop vieux, et il resta avec mon père. J'étais déjà depuis plusieurs semaines à l'université, et quelle fut un jour ma surprise, en rencontrant ce fidèle Chilo dans la chapelle où se disaient les prières du matin ! J'appris qu'il m'avait cherché dans

ma chambre, et que forcé d'en sortir, il s'était glissé dans la chapelle.

Qu'on explique, si l'on peut, par quelle espèce d'instinct, cet animal parvint à retrouver son maître éloigné de lui de cent soixante et dix milles. Mais moi, comment n'aurais je pas eu beaucoup d'affection pour ce bon Chilo, qui venait de me donner cette inconcevable preuve de la sienne, et de son étonnante intelligence ? On dira ce qu'on voudra aussi de la nature même de cet attachement. Un chien n'est pas moins attaché au plus fou qu'au plus sage des hommes, à un paysan qu'à un lord, au pauvre qui gémit dans la plus misérable chaumière, qu'au prince qui gouverne une nation

et habite le plus magnifique des palais. Il ne voit entr'eux aucune différence, du moins n'en met-il aucune dans les témoignages de son attachement. Il aime son ami pour son ami lui-même ; cette sorte d'amitié est au moins fort rare parmi les hommes.

A Oxford j'éprouvai un changement soudain dans toutes mes idées. Cette situation était nouvelle pour moi. J'avais jusqu'alors été une espèce de sauvage. Je ne désirais aucune sorte de liaison. Je ne vivais qu'avec mes livres et moi-même, dans un monde idéal que j'avais, pour ainsi dire, créé, et je n'avais pas assez appris à connaître celui où je me trouvais tout-à-coup transporté. Il n'y avait plus aucune sorte de sympathie entre

les pensées des autres et les miennes ; j'écoutais sans plaisir ; je parlais sans le besoin d'être entendu. J'étais étonné de tout, et je ne me plaisais à rien. Semblable à une harpe délicate, dont les cordes agitées par l'air, peuvent rendre quelques sons agréables, et se brisent sous la main des hommes ; mes douces rêveries, toujours interrompues, avaient perdu tout leur charme. Aussi, pendant les premières semaines que je passai à l'université, je ne sentis que la peine de vivre ; jusqu'alors je n'en avais connu que le bonheur.

Lorsqu'on est jeune, on prend aisément de nouvelles habitudes ; les premières impressions ne s'effacent pas, mais elles se mêlent bien vîte, et sans se faire trop

sentir, à celles qui succèdent. Je ne pouvais échapper à ceux avec qui j'étais destiné à vivre, à l'université. Mon parti se trouva pris, sans que j'eusse même songé à le prendre, et, tout en croyant résister encore, je me trouvai engagé dans une sorte de liaison moins pénible que je ne l'espérais, avec mes nouveaux compagnons d'étude.

Le sauvage du Merionetshire dut pendant ces premiers tems faire une assez triste figure, au milieu de cette vive et folâtre jeunesse d'Oxford. Je parlais peu, et souvent je parlais seul. Mon langage était presque toujours celui d'un enthousiaste. Il fallut bien prendre un autre ton; et cela me devint trop facile par le sentiment même

qui m'eût paru, en y réfléchissant encore aujourd'hui, devoir s'y opposer le plus.

La curiosité a une grande puissance à cet âge, et l'habitude d'observer, en avait fait naître en moi le besoin plus vivement senti, d'après l'espèce d'éducation que j'avais reçue. Je me familiarisai donc avec ceux que j'avais intention de connaître, et pour mieux les juger, je les imitai ; c'est ainsi que je me trouvai tout-à-coup jeté par mon caractère même, dans un cercle dont tous mes goûts m'éloignaient.

Qu'en résulta-t-il ? je m'habituai bientôt à ce qui m'avait déplu, et, lorsque j'eus cessé de m'étonner de ce que je voyais, je ne tardai pas à m'amuser de tout ce que

j'avais tant désapprouvé, et à ressembler à ceux que, dans un autre tems, j'aurais regardé avec une sorte de dédain. Cela devait être ainsi ; mais comment le prévoir ?

Ce changement fut prompt, et rien en moi ne pouvait l'empêcher, parce que j'y étais trop peu disposé pour le craindre, et trop porté à le mépriser, pour songer à le prévenir.

Aveuglement fatal et dont les suites étaient inévitables ! J'eus bientôt tous les défauts dont jusqu'alors je n'avais pas même eu l'idée. Les sentimens de ma première jeunesse avaient eu une sorte d'exaltation habituelle qui sembla tourner contre moi et accroître mes fautes. Enfin je finis par être le plus ambitieux rival

de ceux dont j'aurais dû être le juge le plus sévère.

Que de réflexions à faire sur les dangers d'une éducation dont tous les détails paraissaient ne promettre que des succès, et ne mériter que des éloges ! Qu'était devenu, et en si peu de tems, le Fleetwood du Merionetshire ? De tant de bonnes qualités, pour ainsi dire acquises sans réflexions, et plus souvent encore perdues de même, il ne me restait plus, en ce moment, qu'une disposition à la bienfaisance, qui, réfugiée, pour ainsi dire, dans mon cœur, échappa à ce bouleversement de mon caractère ! J'eus souvent l'occasion d'obliger mes jeunes compagnons de débauches, et les bontés de mon père me permirent quelquefois, à

Oxford, de renouveler, en quelque sorte, le souvenir de ces doux instans dont autrefois j'avais si bien, et plus honorablement connu tous les charmes, dans la chaumière de l'industrieux et infortuné villageois.

CHAPITRE IV.

Je crois devoir raconter ici une de ces histoires de gaîté cruelle dont un si grand nombre de mes compatriotes s'enorgueillissent, et qui, si elles n'ont pas toujours un dénouement aussi terrible, n'en sont pas moins de funestes plaisirs. On devrait s'en rappeler toujours les détails avec chagrin, lors même qu'on n'aurait pas à s'en reprocher les résultats plus ou moins affligeans.

Pendant que j'étais à l'université, il y vint un jeune homme qui, à peine arrivé, fut destiné, par mes compagnons d'étude, à

être le malheureux objet de leurs insultantes railleries. D'abord on rit beaucoup de la singularité de ses vêtemens. Les pans de sa veste touchaient à ses genoux ; ceux de son habit descendaient jusque sur ses talons. Ses cheveux noirs, lisses, partagés sur le sommet de la tête, et d'une égale longueur, tombaient sur ses épaules ; il avait un énorme chapeau sous lequel on l'apercevait à peine. L'extérieur du bon Whiters était véritablement fort ridicule. Il avait été élevé dans la solitude, et n'avait eu jusqu'alors pour précepteur que son père, homme respectable, instruit ; mais cet honnête ecclésiastique n'était jamais sorti de son canton, et n'avait pu donner à son fils la connaissance d'un monde,

dont il ignorait les plus simples usages. Au reste, il lui avait fait faire d'assez bonnes études; mais l'ingénuité de Withers était si grande, ses manières étaient si niaises, qu'il était difficile de ne pas en rire. Il avait de plus une très-haute opinion de ses talens, et, parmi un grand nombre de ses productions dont son porte-feuille était plein, il avait une certaine tragédie, qui lui paraissait être tout ce qu'on pouvait désirer de mieux en ce genre. Le sujet de ce chef-d'œuvre, était le cinquième des travaux d'Hercule.

Le jeune poëte s'était particulièrement attaché à la description de l'intérieur de l'étable d'Augias; la pompe des expressions contrastait vivement avec les objets qu'il

mettait sans pitié sous les yeux du lecteur. Les accumulations successives qui résultaient du séjour de trois mille bœufs dans cette étable, avaient paru au jeune tragique d'Oxford de belles difficultés à vaincre, et jamais la poésie descriptive ne s'était montrée plus exacte dans ses récits, plus vraie dans ses images, et plus rebutante dans ses succès. On n'avait pas encore parlé d'une étable et de tout ce qui s'ensuit, avec plus d'élévation, de noblesse, et de luxe poétique.

La tragédie commençait par un dialogue singulièrement touchant, entre le palefrenier et le pâtre du roi, sur l'état misérable de l'étable. Un héraut se présentait ensuite, et il annonçait qu'on donnerait trois cents bœufs à celui qui parvien-

drait à rendre l'écurie d'Augias un peu plus logeable. Alors le chœur chantait les malheurs qui pouvaient résulter d'un plus long délai, et déclarait qu'un demi-dieu pouvait seul mettre à fin cette grande entreprise.

Au second acte Hercule se présentait pour faire cette opération ; il obtenait une audience du roi, qui répétait au héros à-peu-près tout ce qui avait été déjà dit dans la conversation entre son palefrenier et le gardien de ses bœufs. Hercule répondait modestement, et racontait l'histoire de ses quatre travaux précédens ; le roi se rassurait, et le traité se concluait, au milieu des applaudissemens des spectateurs.

Au commencement du troi-

sième acte, surprise, terreur, mouvement général. Hercule vient de faire sortir les bœufs de l'étable. Un bruit sourd et prolongé s'est fait entendre; c'est la rivière qui sort de son ancien lit, et dont les eaux détournées par Hercule, coulent au travers de l'étable. Jugez quel effet cela produira, s'écriait le jeune poëte.

Le reste de la pièce se passait en discussions très-vives entre Augias et Hercule. Augias prétendait qu'avec des pelles et des brouettes, tout cela pouvait se faire tout aussi bien; Hercule soutenait avec force, que le parti qu'il avait pris était le meilleur. On connaît le sort d'Augias et le dénouement de la pièce.

Cette tragédie fut bientôt une

inépuisable source de plaisanteries pour tous les satyriques de l'université : un des plus malins avait obtenu la confiance de Whiters, qui lui avait remis, sous le plus profond secret, son précieux manuscrit; et l'on s'en amusa : dans le fait cela était pardonnable. On n'avait jamais rien lu de plus ridicule ; mais on poussa trop loin les plaisanteries.

Quelques jours après, celui à qui Whiters avait confié sa pièce, se présenta tristement, et lui avoua qu'un jeune homme connu à l'université par plusieurs morceaux de poésies fugitives qui avaient eu du succès, était entré dans sa chambre, en son absence, et avait lu sa tragédie. Whiters en fut désolé ; Morrisson (c'est le

nom de celui qui le jouait) parut plus affligé encore ; mais il le consola un peu, en lui parlant de l'enthousiasme que ce chef-d'œuvre avait fait naître, et des éloges que Fréven, ce jeune poëte, son admirateur bien plus que son rival, ne cessait d'en faire. Dans ce moment, Freven lui-même arriva, et répéta tout ce que Morrisson avait dit.

La tragédie était sur le pupitre de Whiters; Freven la prit, choisit les morceaux les plus plaisans, et les déclama avec une chaleur qui les rendait encore plus ridicules. Ensuite il les louait avec tant d'emphase, que Whiters, un moment, fut tenté de croire qu'on se moquait de lui. Mais Freven et Morrisson le rassurèrent si

adroitement, que non-seulement Whiters ne douta plus de la sincérité de leurs éloges, mais qu'il céda à la demande que Freven s'était chargé de lui faire, au nom de plusieurs étudians pleins de sens, de goût et de raison, qu'il consultait toujours, ajoutait-il, et toujours avec fruit.

Il ne s'agissait de rien moins que d'engager Whiters à leur lire lui-même sa tragédie. Après bien des difficultés, il y consentit, et il fut convenu que cette lecture aurait lieu le jour suivant.

Le bon Whiters était sur les épines. Il tremblait. Il espérait. Il s'effrayait de quelques morceaux qui, pour la première fois, lui paraissaient un peu faibles. Il se rassurait en en relisant de meilleurs.

Il pensait aux éloges qu'il avait reçus, à ceux qu'il obtiendrait. Enfin le jour est arrivé ; l'heure vient de sonner. Whiters, son manuscrit à la main, va commencer la fatale lecture.

A peine a-t-il lu quelques vers, qu'il est forcé de s'arrêter. Il pâlit ; il n'a plus de voix ; ses forces l'abandonnent ; sa timidité l'accable ; ses craintes se renouvellent. La table était couverte de bouteilles et de verres. Morrisson en prend un, le remplit, engage Whiters à le boire. Freven s'empare du manuscrit, et lit. Les applaudissemens raniment le malheureux poëte, qui consent à continuer sa lecture. Quelques éclats de rire le déconcertent de nouveau. Il eût paru moins effrayé,

s'il eût marché sur un serpent. Freven se lève, et demande ce qui a pu causer une interruption aussi scandaleuse. Le coupable se justifie, en donnant une autre cause à cet excès de gaîté que tous les spectateurs désapprouvent. La tranquillité se rétablit un moment. Bientôt elle est encore troublée par une nouvelle scène. Ces maudits railleurs s'avisent de répéter d'abord les uns après les autres, et ensuite ensemble, les derniers vers d'un des chœurs de la tragédie, et répondent à Whiters étonné, qui leur en demande la raison, que les chœurs devaient être chantés, et que, cédant à leur enthousiasme, ils n'avaient pu s'empêcher d'ajouter au plaisir d'entendre la lecture de cette

pièce, ce qui pouvait, en quelque sorte, leur donner une idée de l'effet qu'elle devait produire, lorsqu'elle serait représentée.

Whiters se trouvait dans une pénible situation. Le vin qu'on l'avait forcé de boire, l'avait un peu étourdi; les éloges exagérés qu'on lui prodiguait, lui paraissaient quelquefois suspects; il ne savait trop qu'en penser. Cependant on parvenait à le rassurer; mais il n'en était pas plus à son aise. Sa vue se troublait; il bégayait; recommençait plusieurs fois les mêmes vers; les éclats de rire redoublaient; déjà il les entendait moins. Le pauvre Whiters était enfin dans l'état pitoyable où ses perfides amis l'attendaient. Ils l'engagent à monter sur une table,

pour déclamer ses vers avec plus d'éclat et de pompe. Ils le couronnent de branches de persil, qui leur tombent sous la main ; et quand la lecture fut terminée, ils le portent en triomphe dans les corridors, au milieu des acclamations, des cris, du tumulte, et le ramènent dans sa chambre, où ils le laissent, en attendant une nouvelle scène qu'on préparait encore.

Le lendemain Morrisson fut le voir, et le trouva tourmenté par un violent mal de tête, et fort triste de tout ce qui s'était passé. Il commençait à croire qu'on s'était moqué de lui, et de sa tragédie ; tout autre que lui, en eût été certain ; mais il ne fut pas difficile de le rassurer encore. Morrisson parvint à lui persuader

que tous les éloges qu'il avait reçus, étaient sincères, et que la gaîté un peu turbulente de la fin de cette soirée, ne devait être attribuée qu'à un assez grand nombre de toasts dont il avait toujours été l'objet, et à l'enthousiasme même dont sa tragédie avait été la cause.

Morrisson ajouta ensuite, d'un air fort contristé, qu'il avait une bien mauvaise nouvelle à lui annoncer. Le principal de l'université avait été informé de ce qui s'était passé dans les corridors de l'université, et voulait connaître les coupables. Freven qui arriva dans ce moment, ajouta que le principal savait déjà que c'était Whiters qui avait été porté en triomphe, et qu'il y avait tout à

craindre pour lui. Le malheureux Whiters se désolait. Un autre étudiant se présente, et vient lui annoncer que, ce soir même, le principal voulait l'interroger. Whiters, au désespoir, promit de se rendre dans la classe, à l'heure indiquée.

Tout avait été préparé dans cet appartement fort vaste, et assez obscur, sur-tout au moment choisi pour cette espiéglerie. On avait fait un mannequin assez ressemblant au principal, et on l'avait placé dans sa chaire ; on pouvait en faire remuer la tête et les mains, et Morrisson devait le faire agir et parler ; il avait un peu cette faculté qui distingue les ventriloques, et par laquelle ils peuvent diriger leur voix, de manière à faire croire

qu'elle part à leur gré, d'un des points de l'appartement où ils se trouvent. Whiters était à l'université depuis trop peu de tems, pour avoir entendu parler de cette singularité dont Morrisson se faisait un fréquent objet d'amusement pour lui et pour les autres.

Whiters est introduit, accompagné de Morrisson, de Freven et de quelques autres étudians qui, disaient-ils, voulaient être ses défenseurs. Le principal nomma d'abord quelques-uns des coupables; ensuite il commença sa harangue; puis, s'adressant à Freven et à Morrisson, il les gourmanda vertement, leur fit de très-vifs reproches, et la manière dont Morrisson, qui jouait le rôle du principal, tançait Morrisson lui-même,

amusait beaucoup les spectateurs, qui avaient quelque peine à conserver l'air sérieux, convenable dans une aussi grande circonstance.

Bientôt après, le principal s'adressa à Whiters, et le traita avec bien plus de sévérité. Le pauvre diable se défendit mieux qu'on ne s'y était attendu, et refusa de nommer ceux que le principal voulait connaître. Alors les reproches redoublèrent, le principal en accabla Whiters, et lui ordonna de sortir de l'appartement, après lui avoir déclaré que, pendant un mois, il ne participerait pas aux avantages de l'université. Whiters indigné, répliqua avec chaleur. Dans ce moment, le mannequin tomba sur lui; Whiters qui croit

que le principal veut le frapper, se révolte, perd la tête, et se jette avec fureur sur le mannequin, qui roule à ses pieds. Aussitôt les chandelles s'éteignent, tout le monde fuit en riant aux éclats, et Whiters reste anéanti, stupéfait; il voit qu'on l'a joué : on revient, on le trouve évanoui, et l'on est obligé de le porter dans sa chambre.

L'impression que cette scène avait faite sur lui, est inexprimable. Ses réflexions ajoutèrent encore au désespoir qu'il en ressentait. Il se voyait sans cesse l'objet de toutes les railleries; toujours dans l'accablement et le silence, il fuyait tout le monde. Sa raison s'altéra. Il frémissait, lorsqu'il entendait parler de poé-

sies et de poëtes. Il déchirait tous ses papiers avec fureur. Un jour, il s'échappa des mains de l'homme qui le gardait; et fut se précipiter dans l'Isis. Les causes de cette terrible catastrophe furent bientôt connues, et Morrisson et Freven furent chassés de l'université, avec des circonstances humiliantes, qui influèrent sur le reste de leur vie.

Cette aventure ne fut pas la seule du même genre, pendant mon séjour à l'université. Si elles n'eurent pas toutes un dénouement aussi affreux, elles n'offraient pas des circonstances moins coupables. Je participai à quelques-unes, et je me le reprocherai toujours. J'avais appris à connaître ceux qui m'avaient en-

traîné, et je les quittai sans regret. Puisse le récit de cette histoire éclairer ceux à qui il peut être utile, intéresser un peu les autres, et n'ennuyer personne. On mistifie dans les colléges, mais on raille dans la société, et les railleries ont quelquefois de funestes effets.

CHAPITRE V.

Mon intention n'est pas de faire de ce livre un recueil de ces aventures scandaleuses d'une jeunesse étourdie, imprévoyante, et quelquefois coupable. Rien n'est plus pénible, et peut-être plus repoussant que l'examen d'un caractère où se trouvent, presqu'au même degré, l'ingénuité du premier âge, et les défauts d'un âge plus avancé.

Je jette avec effroi mes regards sur cette époque de ma vie. J'étais naturellement bon, et, sans avoir cessé de l'être, j'avais eu quelquefois les torts de celui qui ne l'aurait jamais été.

J'avais passé à l'université, le tems fixé par mon père, et il se détermina à me faire voyager, pour achever mon éducation. Il avait dans le Switerzland, un vieux ami dont il espérait que les sages conseils auraient une heureuse influence sur mon caractère. Il m'adressa à lui, et me procura aussi plusieurs lettres de recommandation pour quelques personnages distingués dans les cours et les principales villes de l'Europe.

Le jour où je quittai l'université, fut une époque importante de ma vie, et semblait devoir être celle où je pouvais sortir de ce cercle de vices et de dissipations dont je commençais à me repentir. Je m'éloignais de ceux qui m'avaient entraîné ; et si je m'étais

rendu coupable, c'était en suivant des exemples que moi-même, il est vrai, j'avais fini par donner à ceux qui, ainsi que moi, devaient un jour s'en plaindre.

Quand je quittai Oxford, j'avais, pour ainsi dire, toute la terre devant moi; j'étais libre d'aller où je voudrais, de tout voir et de choisir. Je n'étais plus dans cette étroite et monotone enceinte, où je rencontrais toujours les mêmes visages, où j'entendais sans cesse les mêmes discours. Je pouvais retrouver encore les doux plaisirs de ma première jeunesse, mes heureuses rêveries, en contemplant les beautés de la nature: par-tout elle me promettait de nouveaux aspects, de nouvelles méditations. Si je me rendais in-

cessamment, comme mon père le désirait, dans le Switzerland, que de beautés majestueuses n'avais-je pas à admirer dans cette contrée où la nature les prodigue toutes avec une si grande et si imposante magnificence ! Si je m'arrêtais dans les villes, ma situation ne devait-elle pas y être bien différente encore de ce qu'elle avait été à Oxford ? Je pourrai, me disais-je, avec une sorte d'orgueil, choisir les hommes avec qui il me conviendra de vivre, et à qui je voudrai accorder ma confiance. Quel bonheur enfin d'avoir mes coudées franches ! car c'est à cela, que se réduisait, dans mon délire raisonneur, le charme de ma nouvelle position. Et quel est le jeune homme qui, dans les

mêmes circonstances, n'a pas eu les mêmes idées, la même ingratitude, la même injustice ? Les leçons des maîtres sont oubliées ; les bons exemples sont effacés, du moins pour un tems ; on ne se souvient que des fautes qu'on a faites, et de celles dont on a été le témoin.

D'autres raisons me semblaient encore devoir contribuer à l'amélioration de mon caractère. Un des grands inconvéniens auxquels les jeunes gens me paraissent exposés dans les colléges, est la liberté qu'ils s'arrogent de fixer eux-mêmes ce qu'ils appellent les limites du bien et du mal. Ils se constituent une sorte de gouvernement dont ils font eux-mêmes les lois, et dont ils établissent les

principes. Les réglemens les plus sages, lorsqu'ils sont l'ouvrage de leurs supérieurs, ne leur paraissent être que les inutiles décrets du vieil âge ; ils se font un honneur de les mépriser, et un devoir de les braver. Mais quand ces jeunes gens sont dans le monde, ce n'est plus la même chose. Forcés de respecter les autres, ils se respectent davantage : ils sentent que le besoin d'être approuvé, leur impose de plus sévères obligations.

J'avais seize ans, quand j'entrai à l'université ; j'y restai pendant quatre ans, et c'est à cet âge, que les passions se montrent. Quand je songeais à cette époque, le tems qui le précéda, et que je vis s'écouler dans le Merionetshire, ne me paraissait plus être qu'un songe,

une vision. Ma vie réelle commençait : j'avais touché la borne d'où, comme l'a dit Shakespear, dans un autre sens : *Aucun voyageur ne peut revenir sur ses pas.* C'est ainsi que je raisonnais, moins encore sans doute, pour condamner mes anciennes fautes, que pour en excuser de nouvelles.

Je ne voudrais pas cependant être regardé comme plus coupable que je ne l'étais réellement. Mes dissipations, à Oxford, avaient troublé ma vie, mais ne l'avaient pas perdue ; j'en avais sauvé quelques heures utiles. La curiosité, qui avait été la principale cause de mes torts, avait été aussi le motif de quelques efforts plus heureux pour mon instruction. Je n'avais pas négligé tous les avantages que

je pouvais attendre de mon séjour à l'université ; et je n'en sortais ni imprévoyant, ni indifférent à tous les moyens qui allaient se présenter à moi, pour achever mon éducation.

Le même orgueil qui m'avait si follement fait désirer d'être, pour ainsi dire, le plus coupable, parmi ceux dont je blâmais les actions et le caractère, m'inspira quelquefois une ambition plus louable. Ma prétention fut alors de ressembler à ces anciens épicuriens dont les principes adoptés par Horace, l'avaient rendu un des personnages les plus brillans de la cour d'Auguste. Je me proposais en conséquence, de consacrer aux études les plus utiles, toutes les heures que je n'abandonnerais

pas exclusivement au plaisir. Il me semble qu'au milieu de toutes ces folles idées et des plus extravagans projets, que je méditais dans ce moment, je fis en une semaine, plus de sérieuses réflexions, que je n'en pouvais faire à l'université, dans l'espace de plusieurs mois.

Je rencontrai à Paris sir Charles Gleed, qui avait été à l'université avec moi, et qui s'était quelquefois trouvé dans nos fréquentes et joyeuses orgies. Sir Charles n'avait pas alors parmi nous, une réputation très-brillante. Il avait l'esprit lourd et une intelligence peu docile. Il apprenait avec effort, travaillait avec beaucoup de peines, et profitait assez mal de toutes celles qu'il donnait à son pré-

cepteur. Ses habitudes toujours égales, soutenues, laborieuses et inutiles, rappelaient, comme l'a dit Gay, *celles d'un cheval de moulin, dont on voudrait inutilement faire un cheval de course ou de chasse.* Quand le pauvre sir Charles descendait de son cabinet et se mêlait à nos jeux, il y faisait une triste figure, et se montrait aussi péniblement dans nos plaisirs, que dans ses études. Il avait des prétentions à l'esprit, et voulait quelquefois s'autoriser des avantages de sa naissance et de sa fortune; mais cela lui réussissait assez mal : nous étions trop étourdis, je pourrais dire trop indépendans, pour en juger ainsi. Sir Charles finit par le sentir, et se soumit de bonne grace autant aux

réflexions un peu sévères, qu'il était souvent obligé de faire, qu'à celles dont il était l'objet, et qu'il était forcé d'entendre.

Quel fut mon étonnement en trouvant à Paris, notre sir Charles d'Oxford, dans une situation bien différente ! Il était devenu ce qu'on appelle un homme élégant. Personne ne riait plus de lui ; tout le monde le recherchait.

J'ai eu de fréquentes occasions d'admirer de semblables métamorphoses, et de remarquer des hommes qui, après avoir joué de fort tristes rôles parmi leurs compagnons d'études, ne figuraient pas trop mal sur le théâtre de la vie. Les jeunes gens dont on attend peu, ne sont pas, au milieu de leurs compagnons d'études,

dans la même proportion que les hommes faits qui prétendent à tout, au milieu de leurs rivaux de renommée de fortune et de plaisir. Souvent celui qui avait donné le moins d'espérances dans les habitudes de sa jeunesse, réalisait toutes celles qu'on peut avoir dans l'âge mûr. Il me semble qu'on pourrait facilement expliquer cette bizarrerie qui étonne toujours, et qui se renouvelle si souvent.

Dans la société on peut se faire un caractère, pour ainsi dire, artificiel. *La gravité* qu'un satyrique anglais appelait *le voile de l'esprit*, parce qu'elle en cache les défauts, est un moyen puissant, mais inutile, au milieu de jeunes gens élevés ensemble. Comment être toujours grave, quand on

peut à peine être quelquefois sérieux ? Cet âge n'est pas celui des déguisemens, et celui qui voudrait y recourir, en perdrait tout le fruit. Dans un collége, l'esprit d'un jeune homme est jugé sous tous tous les points de vue ; mais dans le monde, cela est différent. On peut plus facilement cacher ses défauts et se montrer, comme on veut être vu. Sir Charles l'avait senti, et il avait réussi.

Distingué dans la meilleure compagnie, il plaisait même aux femmes, et cependant peu d'hommes avaient un extérieur aussi déplaisant. Une stature colossale, des formes épaisses, une figure maussade, des yeux petits, un nez énorme, une physionomie froide et monotone, rien de tout

cela ne constituait ce qu'on nomme ici un homme à bonnes fortunes, et sir Charles en jouait le rôle dans la société ; il en avait les ridicules, les prétentions et les succès.

Tel était l'homme qui s'offrit généreusement pour être mon mentor, mon appui, peut-être mon modèle, et m'introduire dans les sociétés où il était si parfaitement accueilli. Il méritait, en quelque sorte, la bienveillance qu'on lui témoignait, par une attention continuelle sur lui-même ; il ne disait jamais rien de saillant, mais aussi ne lui échappait-il jamais rien de hasardé. Cet art d'éviter les ridicules, lui avait donné une grande confiance en lui, et cette confiance lui tenait lieu de celle qu'on obtient

quelquefois de la certitude de plaire. Toujours calme, mais toujours attentif, il ne précipitait rien, mais quelquefois il paraissait faire avec un empressement dont on lui savait gré, ce qui n'était cependant en lui que le résultat d'une réflexion. Il se montrait toujours homme de bon sens, parce qu'il y a une apparence de raison qu'on se donne, et une sorte de jugement qui ne trompe pas, c'est celui que l'on se contente de répéter, en écoutant bien celui des autres. Les femmes étaient sensibles aux petits soins, aux attentions constantes de cet homme si lourd et si épais, dont l'extérieur contrastait tellement avec cette souplesse qu'il affectait dans ses volontés, qu'on

était tenté de regarder comme un sacrifice continuel qu'il faisait à celles des autres, ce qui n'était cependant en lui que le besoin raisonné d'imiter ce qu'il croyait bien, par l'impossibilité bien sentie, de choisir ce qui lui eût été plus convenable.

Nos caractères étaient opposés en tout. Il était froid, méthodique, et il affectait une sorte de régularité dans ses actions. J'étais vif, sensible, capricieux, et j'eus souvent des torts, avec les meilleures intentions du monde. Il évitait des fautes, en cherchant moins de succès; et moi, en voulant obtenir des éloges, j'eus plus d'une fois à réparer des étourderies.

Sir Charles et moi, nous avions,

quoique par des motifs différens, presqu'également à nous féliciter de l'accueil qu'on nous faisait dans ces societés brillantes, où régnait, à cette époque, un ton de galanterie, je pourrais dire plus sans exagération; mais je ne veux en rappeler les torts que pour excuser les miens. On trouvera dans mille autres ouvrages, ce que je ne veux pas dire de ces tems d'une immoralité raisonnée, d'une licence presque générale. L'adultère avait ses principes, le libertinage ses maximes. Le mariage était méprisé; le déshonneur et l'éclat du scandale honoraient celui qui en était la cause; le vice avait ses sectateurs avoués. L'indécence des actions n'avait à redouter que le ridicule des ma-

nières. Avec de l'usage du monde, on pouvait tout oser. Le bon ton dispensait de toute estime, et avec un peu de goût, on aurait pu impunément braver tout ce qu'on respecte, et rendre le mépris même très-honorable.

Disposé, comme je l'étais, par les aventures que j'avais eues à Oxford, je n'éprouvai presque aucune sorte de difficulté à me soumettre aux usages reçus; mais si j'eusse été introduit dans ce monde, à mon départ du Merionetshire, je l'aurais vu avec horreur. L'expérience que j'avais acquise à l'université, me fut utile; je n'eus pas à redouter la séduction du vice, et si je n'en évitai pas toujours les erreurs, j'échappai du moins à quelques-uns

de ses dangers. J'étais environné d'hommes sans principes, de femmes sans mœurs; j'étais seul, sans appui, et sans guide. Je ne pouvais plus être retenu par mes réflexions, je cédai à celles des autres, et je m'autorisai de leurs fautes, pour justifier les miennes. Lorsque je fus parvenu à applaudir ces misérables succès, ma vanité fut flattée de l'espérance seule de les obtenir; bientôt j'eus fait un choix : je voulus être aussi un homme à la mode, mériter les honneurs du vice, et, comme on disait alors : *Suivre le torrent.*

CHAPITRE VI.

La première femme à qui j'adressai mes hommages, était d'une excessive coquetterie. Jeune et jolie, vaine et capricieuse, elle avait tous les défauts qui tourmentent l'amour et toutes les graces qui l'inspirent. Une naissance distinguée, une fortune considérable, le rang de son mari, ses avantages personnels, la considération dont elle jouissait, tout se réunissait pour rendre son existence aussi brillante qu'elle aurait pu être heureuse; mais le bonheur, dans le sens qu'on attache à ce mot, n'avait rien de commun avec ce-

lui qu'elle voulait, et que tout autre qu'elle eût redouté autant qu'elle le désirait.

Sir Charles, qui me présenta chez elle, semblait devoir m'être préféré; il avait quelques succès, et une sorte de réputation qui, aux yeux de la marquise, devait le distinguer. Cependant elle parut en juger autrement, et peut-être eut-elle raison. Sir Charles avait précisément toutes les excellentes qualités qu'elle estimait le moins. Sa persévérance, le calme de son caractère, la patience avec laquelle il aurait supporté ses caprices, sa complaisance continuelle, rien de tout cela ne pouvait plaire à la marquise, elle eût été tentée de s'en offenser; elle aimait les orages, et sir Charles, sans

s'en apercevoir, et conséquemment sans s'en plaindre, en eût, dans la plus inaltérable paix, attendu la fin. Elle voulait des contrariétés, sir Charles les eût toutes supportées, et c'eût été peine perdue; le dépit l'amusait. Sir Charles n'en éprouvait jamais. Les fureurs d'un amant l'enchantaient; sir Charles soumis, attentif, paisible et méthodique, ne s'emportait jamais. Les inquiétudes qu'elle causait, les larmes qu'elle faisait répandre, les tourmens dont elle était la cause, avaient des charmes pour elle; elle voulait, pour ainsi dire, que l'amour eût quelque chose de l'agitation de la haine. Enfin, il semble qu'elle désirait qu'on dît d'elle ce que Martial disait d'un de ses amis : *On ne*

peut vivre avec lui, ni sans lui.

Les singularités d'un semblable caractère se montrèrent mieux encore dans les diverses gradations des sentimens qu'elle parut éprouver, et des faveurs dont elle daigna récompenser ceux qu'elle m'inspira. Je ne parlerai ni de ce jour si heureux, qui commença mon supplice ; ni des diverses circonstances de ce triomphe, dont j'étais aussi fier que j'aurais dû en être affligé ; ni d'une délicieuse promenade sur l'eau, où la marquise parut aussi romanesque qu'elle l'était peu, et que je le fus de si bonne foi ; ni de l'élégante chaumière où nous trouvâmes un si joli salon. Tout cela doit rester dans ma mémoire, et ne s'en effacera jamais ; mais je supprime

toutes ces circonstances qui semblent toujours se réunir pour faire le charme d'une seule aventure, et dont on ne peut parler sans raconter l'histoire de toutes celles du même genre. D'ailleurs, je n'ai pas l'intention de faire un ouvrage, dont la lecture puisse plaire à l'imagination licencieuse et blâsée, ou effaroucher l'inquiète et timide pudeur; l'aveu de mes torts cesserait alors d'en être l'excuse.

La marquise continuait à me tourmenter par ses caprices et ses extravagances. C'est à l'instant où je me croyais le plus heureux des hommes, qu'elle se plaisait à tout détruire par de nouvelles incertitudes; un raccommodement n'était pour elle que le signal d'une

nouvelle brouillerie : elle ne semblait quelquefois vouloir me rassurer, que pour me faire mieux sentir ensuite le supplice de craindre toujours. Il lui était impossible de s'occuper un peu sérieusement de ce qui me paraissait l'affaire la plus grave, et elle traitait tout avec une gaieté désespérante. Un semblable caractère contrastait d'une manière pénible et insupportable avec le mien ; mais elle avait l'art de faire oublier ses caprices, et c'est alors qu'elle était encore plus séduisante qu'elle n'avait paru être coupable. Dans ces momens, elle avouait ses fautes avec un si parfait abandon, une sorte d'ingénuité si imprévue, qu'avec la certitude de ses torts, on était forcé de la trou-

ver encore plus aimable. Elle avait aussi une sorte d'insouciance qui, sans ses caprices, n'eût été que de l'indifférence, et à laquelle elle semblait donner alors tous les charmes d'une douce égalité de caractère, dont assurément, dans d'autres momens, on ne se fût pas avisé de lui faire honneur. Ce qui aurait désolé d'autres femmes, n'excitait que sa gaieté; quand on s'attendait à la trouver affligée, hors d'elle-même, on la voyait sourire. C'est ainsi qu'après avoir désespéré celui qui l'aimait, par le mieux conditionné de tous les accès d'humeur, elle savait tout-à-coup lui rendre d'un seul mot la tranquillité et l'espérance d'un bonheur nouveau, que rien ne devait plus troubler, jusqu'à ce qu'il

lui plût d'en disposer autrement.

Un trait plus remarquable encore du caractère de la marquise, était la continuelle volonté de faire toujours ce qui devait être le plus remarqué, ou exciter beaucoup de surprise. Ce desir des choses bizarres conduit quelquefois à celles qui ne sont que ridicules et inconvenantes, et la marquise l'éprouva plus d'une fois. Dans un cercle peu nombreux, elle eût presque consenti, et de fort bonne grace, à être raisonnable; mais au milieu de beaucoup de monde, il n'en était pas de même. Alors, plus de retenue, plus de prudence; elle voulait fixer les regards, dût-elle mériter quelques reproches, et croyait avoir obtenu tous les succès, quand elle s'était inconsidéré-

ment exposée à tous les traits de la censure la plus méritée ; mais il fallait absolument qu'elle fût l'objet unique de l'attention, et elle ne s'inquiétait pas du motif, lorsqu'elle avait à s'applaudir de l'effet qu'elle avait voulu produire.

Il semblerait qu'une semblable conduite aurait dû être généralement désapprouvée, et éloigner tout le monde de la marquise, ou ne lui faire que des ennemis ; mais à peine s'apercevait-on de ses torts, on oubliait ses ridicules, on pardonnait ses fautes ; et si elle avait lieu de se plaindre quelquefois de la sévérité avec laquelle les femmes la jugeaient, les hommages des hommes lui faisaient oublier ce qu'elle ne regardait alors que comme le ressentiment

de la rivalité et l'injustice de la jalousie. Elle était très-jolie ; ses yeux pleins de vivacité avaient une expression si douce, si ingénue, qu'on était presque toujours surpris, en la voyant, de tout ce qu'elle se permettait de dire. Faite à peindre, la plus jeune des Grâces eût envié sa jolie tournure, comme l'innocence la plus parfaite se fût encore embellie de ce regard plein de candeur, dont la marquise connaissait mieux la puissance que le mérite. Toutes ses actions avaient un charme tout particulier. Elle savait plaire, en hasardant dans la conversation, de ces traits que d'autres femmes n'auraient même osé paraître approuver, sans risquer de déplaire. Le tort était réel, on ne voyait que cette sorte

d'illusion enchanteresse dont elle savait le couvrir. C'était sans rappeler même l'idée de l'impudence, qu'on ne pardonne jamais, qu'elle se conduisait quelquefois avec une impudence qu'on lui pardonnait toujours. Elle aurait donné aux expressions de la licence, le ton de la pudeur. Elle savait souvent, avec une présence d'esprit qui tenait à l'extrême rapidité de ses idées, prévenir à tems la sévérité du jugement qu'elle prévoyait, et l'on était forcé de faire son éloge, à l'instant où elle paraissait prête à s'exposer à la plus amère improbation. Elle passait avec une vîtesse toujours si imprévue d'un objet à un autre, qu'on n'avait pas le tems de se plaindre, de se souvenir ; il fallait oublier ce qu'elle

venait de dire, pour mieux entendre ce qu'elle disait, et il ne restait de tout cela dans l'esprit, qu'une impression générale de surprise et d'enchantement.

Ce n'était pas là cependant l'effet que la marquise produisait toujours sur mon esprit : je me permettais plus souvent encore, de censurer ses défauts. Mes murmures étaient à peine écoutés. Quelquefois elle répondait par des railleries aimables, à une brusque sévérité. Elle voulait m'avouer, me disait-elle, le tort, ou plutôt le malheur qu'elle avait eu de trouver, au lieu d'un amant jeune et galant, un philosophe sombre et grondeur, à qui il ne manquait qu'un large manteau et une longue barbe, pour être le digne

successeur de Diogène. Des plaisanteries ne suffisaient-elles pas pour calmer ce qu'elle appelait en riant, *ma douleur affreuse;* elle employait alors toutes les inépuisables ressources de l'esprit le plus aimable et le plus exercé; les récits les plus piquans, les saillies les plus ingénieuses, se succédaient avec une telle rapidité, que mon attention, d'abord troublée, bientôt séduite, se fixait toujours sur un objet absolument étranger à celui de notre discussion. C'est alors que, satisfaite de l'empire qu'elle exerçait, elle daignait quelquefois prendre un ton un plus sérieux et plus analogue à la gravité des remontrances. Elle me faisait les plus belles promesses : et comme alors elle devait trouver

risible la confiance avec laquelle je l'écoutais, et l'espérance qu'elle me donnait ! Au reste, ce n'était guère qu'après des scènes un peu vives, et où elle avait pris un malin plaisir à me tourmenter, qu'elle m'accordait ces apparences de raison dont je lui savais tant de gré, et dont elle s'amusait comme d'un caprice de plus, ou d'un essai de sa puissance qui la flattait toujours.

Il est impossible de peindre toutes les peines que j'eus à éprouver avec une femme de ce caractère ; c'est peut-être aussi ce qui contribua plus encore que toutes les séductions de la marquise, à me captiver si long tems. Elle occupait toutes mes pensées ; elle tenait mon ame dans une sorte de

tumulte, si l'on peut s'exprimer ainsi, dont j'aimais les tourmens, les inquiétudes, la continuelle variété, et cette succession de sentimens opposés qui agitaient tous les instans de ma vie.

Je me demandais souvent si cette femme si frivole, si vive, si capricieuse, pouvait aimer; et si elle ne m'aimait pas, qu'est-ce donc que le caractère d'un homme qui croit avoir quelque force, et qui ne trouve pas celle de rompre avec une femme qui le trompe et le tourmente? Mais au milieu de ces réflexions, un doux regard, un mot aimable, et je me retrouvais à ses pieds. Il m'est arrivé même, et plus d'une fois, de vouloir qu'elle eût mille vertus dont vraiment elle ne se souciait guère.

Les grâces ont une sorte de séduction, qui ressemble à la vérité de tout ce qui doit plaire le plus, et semble en tenir lieu. On veut voir de la candeur et de la sincérité dans ce qui n'est que le dernier degré d'une coquetterie qui, parvenue à imiter la vertu, se dispense de la suivre, et se plaît à la faire aimer dans les instans mêmes où elle en oublie les devoirs.

Enfin sir Charles déchira l'épais bandeau dont mes yeux étaient couverts ; j'étais trompé, mais je l'ignorais ; et vraisemblablement, sans lui, je l'eusse été bien plus long-tems. Sir Charles, à bien des égards, voyait le monde beaucoup mieux que moi. J'ai souvent remarqué l'extrême différence qui

existe entre l'homme entraîné par son imagination, et celui qui se contente de bien regarder ce que l'autre voit, pour ainsi dire, mieux et cependant moins bien. Je comparerais volontiers le premier à un poëte, et le second à un cultivateur. Celui-ci voit les productions des champs, la nature du sol. S'il regarde le ciel, il ne remarque que la forme exacte des nuages, leur direction, la pluie ou le beau tems dont ils promettent le retour ou la durée. Arrivé chez lui, il parlera des diverses récoltes qu'il a examinées à droite et à gauche de la route. Il a vu le blé, l'orge, l'avoine, le seigle que chacune des terres doit produire. Le poëte, pendant ce tems, et en faisant le même chemin, n'a rien vu de tout

cela ; et cependant ses regards plus avides et son esprit plus exercé, ont embrassé un plus grand nombre d'objets : mais le fermier a vu, le poëte a senti ; les perceptions de l'un ont été justes, les sentimens de l'autre ont exalté ses idées, et il a figuré dans son esprit tous les objets qu'il a remarqués, plus qu'il ne les a considérés. Dans les nuages, il a découvert un passage d'où il a contemplé un monde inconnu. Ce qu'il a vu dans les champs n'était point ce qui avait occupé le bon fermier ; c'était la beauté, l'harmonie, la vie, qui animaient ce beau tableau, dont il avait été frappé ; c'était le silence même qui y régnait qui avait parlé à son ame ; c'était ce pouvoir mystérieux,

agissant continuellement sur ces grandes scènes de la nature, qui avait causé son admiration, qui renouvelait son enthousiasme, et excitait sa reconnaissance. En un mot, le fermier a vu les objets comme ils se présentent ; la pensée du poëte a entraîné ses regards jusques vers les objets qu'ils ne pouvaient atteindre, et il n'a bien vu que ce qu'il a pensé.

Cette comparaison exprimerait avec assez de justesse la situation de sir Charles et la mienne, dans les sociétés où nous vivions. Il était bon observateur, et se trompait rarement, parce qu'il n'ajoutait rien à ce qu'il voyait ; tandis que moi je mêlais trop de choses à celles que j'apercevais.

J'ai assisté, à Notre-Dame, aux

cérémonies de la nuit de Noël. Ma pensée fut frappée de la prodigieuse et bienfaisante influence que la religion exerce sur les actions des hommes; ma mémoire, qui m'en rappelait les plus grandes circonstances, me faisait, pour ainsi dire, participer aux sublimes émotions que les autels, les crucifix, les flambeaux, les chants avaient fait naître dans les ames des saints et des martyrs.

Si j'entre à Londres dans la chambre des communes, pour y entendre des débats importans, le passé vient s'offrir à mon imagination, et je vois les bancs sur lesquels Pym et Hambden, Falkland et Selden, Cromwell et Vane ont siégé ensemble, pour décider

peut-être à jamais de la liberté de mon pays.

Je ne puis rien contempler sans y joindre, ou par le souvenir, ou par la prévoyance, quelques scènes réelles ou imaginaires, qui changent les apparences, les intérêts de celles dont je suis le témoin. Il en résulte que je suis un observateur moins indifférent, et cependant moins exact, quoique plus attentif que sir Charles ; et il me le prouva encore dans cette circonstance.

Mon étonnement fut inexprimable, lorsqu'il me dit tout ce qu'il avait remarqué ; je ne pouvais le croire ; je l'accusais intérieurement d'une vulgarité dans les idées, qui lui faisait apercevoir, dans la conduite des autres,

des fautes grossières, qui avaient une sorte d'analogie avec ses défauts mêmes. Je lui fis mille questions, je lui demandai mille preuves ; ce ne fut qu'à la plus complète évidence des torts de la marquise, que je cédai enfin, et je rompis une liaison que je regrettais toujours ; je savais combien j'avais à m'en plaindre, et c'était encore elle que j'aurais voulu plaindre et excuser ; mais cela n'était pas possible. Toute sa conduite m'était dévoilée ; je connaissais tous mes heureux rivaux, et quels hommes partageaient ces faveurs, dont si long-tems je m'étais enorgueilli ! Quels rivaux ! Je ne puis les oublier, et ne veux pas les nommer. Il est des fautes que l'on pardonne ; on peut être faible

sans être encore méprisable ; mais la marquise avait voulu être coupable sans excuse. Il me serait impossible d'exprimer la révolution soudaine et terrible que cette découverte fit naître en moi.

CHAPITRE VII.

VIVANT à Paris au milieu du grand monde, j'en avais adopté les maximes, et je me consolais, suivant l'usage, de l'infidélité d'une femme, en offrant mes hommages à une autre. Le caractère de la comtesse de B...., ne ressemblait en rien à celui de la marquise; c'est peut-être cette raison qui détermina mon choix. La marquise avait cette extrême coquetterie dont elle ne cherchait à excuser les extravagances et les caprices, qu'en les attribuant à une excessive sensibilité. La comtesse ne montrait aucune sorte d'art; et

quoique, jeune encore, elle eût cependant atteint l'âge où l'ingénuité a ses limites, et l'expérience ses leçons, elle avait conservé toutes les grâces de l'une, et rien en elle n'annonçait les progrès de l'autre : c'est peut-être ainsi que toutes deux semblaient la rendre plus aimable. La franchise de son cœur embellissait sa charmante physionomie ; le doux son de sa voix avait la candeur de son ame ; ses yeux avaient l'expression de la plus touchante sensibilité. Elle avait dans toutes ses manières une sorte d'indolence voluptueuse, qui lui rendait insupportable tout ce qui aurait pu l'occuper. Elle ne paraissait née que pour sentir. La réflexion, la prévoyance, l'étude ne pouvaient lui convenir.

On devait juger, en la voyant, qu'elle serait l'amie la plus tendre : on ne pouvait imaginer un plus aimable abandon d'elle-même. Elle ne vivait plus que dans l'objet aimé. Ses ressentimens avaient la teinte et presque le charme de sa voluptueuse sensibilité ; c'était plutôt une sorte de découragement. S'il lui arrivait d'offenser, on sentait qu'il lui serait impossible d'offenser encore, ou d'en avoir l'intention. On voyait qu'elle ne désirait que l'instant de la réconciliation. Quand on reconnaissait les torts qu'on avait eus à son égard, elle semblait vous remercier du plaisir qu'elle avait à vous entendre, et le reproche expirait sur ses lèvres. Les larmes étaient également l'expression de sa douleur

et de sa vive satisfaction. Elle avait peu d'esprit, aucune sorte de connaissances ; ses habitudes étaient ses occupations ; mais elle avait toutes celles qui pouvaient la rendre la plus aimable de toutes les femmes. Quel qu'eût été le genre d'existence de celui qu'elle aimait, s'il avait eu des devoirs à remplir, elle lui en aurait laissé le tems ; aurait-il voulu entièrement oublier les heures du travail, il n'aurait pu s'en souvenir au milieu de celles qu'elle savait rendre si douces et si heureuses.

Malheureusement l'inépuisable source de ces sentimens aimables, qui semblaient diriger toutes les actions de la comtesse, était dans ses yeux : rien de tout cela ne venait de son cœur. Une tour-

nure élégante, une jolie figure, de la grâce dans les manières, des talens agréables avaient pour elle une séduction à laquelle elle résistait rarement. Son amour était un caprice dont elle voulait le succès, plutôt qu'un sentiment dont elle cherchait la cause; mais lorsqu'elle aimait, c'était de si bonne foi, qu'il eût fallu être bien sévère ou bien clairvoyant, pour douter de la sincérité de tout ce qu'elle éprouvait. Elle jugeait avec une sorte d'équité les diverses prétentions de ceux qui cherchaient à lui plaire mais elle n'hésitait pas, quand il s'agissait de fixer son choix; le danger de les multiplier semblait disparaître, pour elle, et céder toujours à ce charme entraînant, ce premier besoin de

l'imagination, que les docteurs ont classé dans la liste des plaisirs d'un esprit trop exercé, sous le nom d'*amour de la nouveauté*. L'aimable comtesse n'y résistait pas, j'eus beaucoup à m'en plaindre, et cependant c'est sans aucune sorte de ressentiment que je me rappelle ses torts : et comment lui en vouloir ? Sa destinée semblait être de glisser, pour ainsi dire, sur la surface de la vie, d'en cueillir toutes les fleurs sans réflexion, sans souvenir, presque sans projet, et toujours sans aucune des peines que cependant elle éprouva. Elle a cruellement expié ce tems de plaisir, d'insouciance, d'amour et de bonheur. La dernière goutte de la coupe du repentir et de la douleur, est tombée sur sa tombe. Elle ne

cessa de souffrir, qu'en cessant de vivre.

D'après tout ce que je viens de dire, je n'ai pas besoin d'ajouter que cette liaison et mon aventure avec la marquise, eurent à-peu-près la même fin, et par la même cause; j'étais trompé : j'ouvris les yeux, et l'inexprimable chagrin que je ressentis, fut encore plus vif que lorsque je fus, par de semblables motifs, forcé de rompre avec la marquise. Dans cet instant j'avais été, pour ainsi dire, étourdi, accablé par les récits de sir Charles, et pendant quelques jours, je fus tellement affligé, qu'il pût paraître extraordinaire que je me sois si facilement consolé ; mais la comtesse de B.... réunissait à un tel point les quali-

tés même les plus opposées aux défauts de la marquise, que la consolation devait être aussi prompte que la séduction fut entière. On rit quelquefois, dans le monde, d'un mari veuf qui, après avoir paru inconsolable de la perte de sa femme, contracte tout-à-coup de nouveaux liens. On ne manque pas d'en conclure que sa vive douleur n'était que simulée : pure grimace, dit-on toujours. Je conviens qu'il est possible de blâmer sa conduite, mais j'affirme en même tems qu'on peut l'accuser d'inconstance, et non pas de dissimulation : sa douleur pouvait avoir été très-réelle.

J'ai dit que j'avais été plus affligé de ma dernière aventure, que de la première ; et cela devait être. La marquise m'avait tenu dans une

sorte d'agitation continuelle, qui s'allie assez bien avec l'énergie du caractère, et qui, du moins, ne l'affaiblit pas, et la comtesse, par son extrême douceur, avait produit cet effet sur moi; elle était si bonne, si simple, si ingénue, qu'on perdait avec elle l'habitude de craindre, la force de soupçonner, le malheur de prévoir, et le courage de souffrir.

L'inconstance de la comtesse, sans détruire mon attachement pour elle, m'avait inspiré une sorte de haine contre son sexe, et de mépris pour tous les plaisirs de la vie. Je me comparais à certain personnage d'un conte de fée, qui avait été parfaitement accueilli dans un brillant et magnifique palais, par des femmes char-

mantes. Tout-à-coup l'enchantement cessa, le palais disparut ; il se trouva dans un cimetière, et entouré des plus vieilles et des plus laides créatures. Mon ame était dans l'agitation la plus pénible. Mon cœur souffrait de mes souvenirs, et mon amour-propre était vivement blessé. Je partis de Paris. Le majestueux spectacle de la nature dans tout son désordre, dans toute sa sévère magnificence, pouvait seul donner une autre direction à mes sentimens, à mes idées. Je me proposais de visiter les Alpes, et j'espérais trouver quelque consolation, au milieu de ces sombres et sauvages aspects, où je pourrais oublier, au moins un instant, les sociétés humaines, leurs folles joies, leurs sentimens

illusoires, leurs malheurs trop réels.

J'espère que le lecteur me pardonnera ces détails scandaleux, mais nécessaires, puisqu'il s'agit de l'histoire de ma vie, et de l'aveu de mes erreurs. Celles dont il me reste à faire le récit sont plus excusables, mais plus tragiques, et, je dois me montrer tel que j'étais, pour qu'on puisse juger mieux la cause du changement qui se fit en moi. Je me sentis repoussé de la société, par les sentimens mêmes qui m'y avaient attiré. Je la regrettais, en me promettant de la fuir, et je m'en séparais, avec l'inexprimable douleur de me voir seul au monde. Ma misanthropie n'était pas la haine des hommes, mais le chagrin de me sentir destiné à vivre toujours loin

d'eux ; ma sensibilité aigrie ne s'affaiblissait pas. J'aurais voulu toujours aimer, mais je ne l'espérais plus.

CHAPITRE VIII.

J'ÉTAIS, comme je l'ai dit, parti de Paris, avec l'intention de ne m'arrêter que dans le Switzerland ; c'était, lorsque je quittai l'Angleterre, le principal but de mon voyage. Il me tardait de sortir de la France, où je venais d'éprouver tant de ces chagrins, qui ont une si grande influence sur notre destinée. Que d'agitations, de tourmens ! et quel souvenir m'en restait-il ? J'avais aimé ; mais aucun de ces sentimens d'innocence et de chaste simplicité qui honorent l'amour, le sexe qui l'inspire, et les vertus qui le distinguent, ne

se mêlait à mes réflexions sur cette époque de ma vie, et ne me disposait aux devoirs que j'avais à remplir dans la société. Ce n'était qu'avec une sorte d'effroi que je me rappelais ces liaisons coupables, et cependant je ne pouvais les oublier.

Je n'aimais ni ne regrettais la marquise ; cependant j'y pensais quelquefois, et je me demandais comment j'avais pu si long-tems ne voir dans ce caractère plein d'art et cette perfide coquetterie, que la plus aimable ingénuité d'un caractère simple et franc, et la naïve expression d'une sensibilité vive, peut-être imprudente, mais toujours vraie. Cette femme m'étonnait alors encore plus que je l'avais aimée. Je la trouvais plus

inexplicable qu'elle ne m'avait paru séduisante. Mes pensées s'arrêtaient peu sur ces souvenirs ; mais la comtesse m'occupait davantage. Je ne pouvais en avoir que l'opinion la plus défavorable, et toutes mes réflexions la confirmaient. Cependant, quoique je ne l'aimasse plus assez, pour ne pas l'accuser, je l'aimais encore trop, pour ne pas essayer de la justifier quelquefois ; d'ailleurs, c'était penser à elle, et je ne pouvais m'empêcher d'y penser toujours, et par-tout. S'il arrivait qu'elle ne fût pas l'objet unique de mes rêveries, c'était toujours elle qui les interrompait ; je la voyais sans cesse ; je croyais quelquefois l'entendre. Jamais le funeste enchantement d'un souvenir

pénible ne fût plus opiniâtre, et plus douloureux. Souvent je fus tenté de revenir sur mes pas; j'aurais voulu revoir encore cette femme; et qu'en serait-il résulté? Trop coupable pour me pardonner de la connaître si parfaitement, elle n'aurait eu alors que le droit de mépriser ma faiblesse, sans avoir la possibilité de me faire oublier ses torts. Combien je rougis aujourd'hui de toutes ces agitations!

J'arrivai enfin dans le Switzerland. L'air de cette contrée eut sur moi une sorte d'influence imprévue. Je respirai plus librement. Je pensai à la modération, au bon sens, aux solides vertus des bons et heureux habitans de ce pays, où régnait une sage indépendance.

Toutes les frivolités qui m'avaient tant occupé jusqu'à ce moment, commencèrent à me paraître ce qu'elles étaient ; je n'y vis plus que les faux plaisirs, et les peines trop réelles d'une raison troublée, d'une sensibilité prodiguée, et d'un caractère froissé, qui n'a plus un instant à perdre pour retrouver son énergie. Un salutaire effroi, en songeant au passé, me rendit le courage, et je me promis tout ce que j'espérais.

C'est alors que, me rappelant en quels termes affectionnés et pressans, mon père m'avait recommandé à la protection de M. Ruffigni, et lui avait demandé pour moi ses soins, ses avis, ses bontés, je songeai, avec une sorte d'inquiétude, qui cependant ne dimi-

nua pas mon empressement, que bientôt je le verrais. Jamais je n'avais entendu l'éloge d'un homme, prononcé avec cette chaleur, cette sincérité, cet enthousiasme que mon père montrait toujours en parlant de ce respectable suisse. Je ne l'avais vu qu'une fois, et j'avais alors cinq ans. Le souvenir vague qui m'en restait, et ce qui résultait dans mon imagination de tout ce que mon père m'en avait dit, donnaient aux traits sous lesquels je me le figurais, quelque chose d'infini, d'indéterminé, qui le présentait à ma pensée, comme un habitant d'une autre sphère. En approchant de sa demeure, je commençai à m'examiner avec cet effroi religieux que sans doute j'éprouverais, à l'instant de pé-

nétrer dans la retraite sacrée d'un être dont j'aurais à craindre la puissance surnaturelle, et à demander, sans les avoir mérités, les conseils et les secours. J'avais, à Paris, dans le désordre d'une vie licencieuse, oublié entièrement cet incomparable ami; mais en arrivant dans la contrée qu'il habitait, je croyais déjà éprouver l'influence de son esprit, respirer, pour ainsi dire, les émanations de ses vertus, et recueillir les avis de sa profonde sagesse. Si ce n'était pas encore en être digne, c'était au moins me montrer mieux préparé à les recevoir.

M. Ruffigni habitait une maison qu'il avait bâtie dans la vallée d'Urseren, au pied du St.-Gothard, la plus haute montagne de ce pays.

Sur le point d'y arriver, je contemplais, avec une sorte de curiosité plus vive, tout ce qui se présentait à mes regards. La plus belle soirée d'été ajoutait encore plus de charme à ce moment. Les rayons du soleil éclairaient le sommet de la montagne; la plaine qu'ils n'éclairaient plus, me présentait l'image d'une tranquillité qui se communiqua à mon cœur; il me sembla que j'échappais presque subitement à toutes ces tempêtes qui en avaient troublé la paix. Le jour allait finir, quand, au travers d'un bois dont j'admirais les grands arbres respectés par le tems et les hommes, et où je respirais avec délice, l'air le plus vif, le plus frais, je suivais le chemin qui conduisait à l'habitation de M. Ruf-

figny : bientôt je l'aperçus lui-même dans son jardin. Je laissai mon cheval à mon domestique, et je m'approchai lentement de ce respectable ami de mon père, pour pouvoir le considérer un instant, avant de l'aborder. Sa taille était haute, un peu courbée, sa physionomie tranquille et vénérable; ses cheveux étaient blancs comme la neige. Il avait la tête baissée sur une plante qu'il examinait, lorsque j'arrivai près de lui; mais, entendant les pas de quelqu'un qui s'approchait, il se releva, et me regarda. J'étais trop occupé dans ce moment, pour songer à m'annoncer. Il hésita un moment, puis il s'écria : Casimir Fleetwood ! — C'est lui-même, répondis-je, et il me serra

la main avec la plus vive émotion. Je crois voir, continua-t-il, Ambroise Fleetwood, votre grand-père; je vous ai attendu quelque tems : j'ai mille choses à vous dire, mille questions à vous faire. Nous nous aimerons comme de vieux amis; je suis heureux de recevoir chez moi, le fils et le petit-fils des deux hommes que j'ai le plus aimés, et que je révère le plus.

M. Ruffigny commença alors à m'interroger sur mes voyages; mais avec cette bonté d'un ami qui promet tant d'indulgence, et non, avec la sévérité d'un juge que j'aurais eu trop à redouter. Je lui répondis, autant que je le pouvais, sans entrer dans des détails que je ne voulais pas encore lui confier. M. Ruffigny paraissait

lui-même, dans toutes les questions qu'il me faisait, vouloir plutôt connaître mes sentimens, que mes actions. Il m'écoutait avec attention, m'interrompait quelquefois par de sages observations; mais aucune sorte de censure ne s'y mêlait. Il pensait sans doute, et avec raison, que pour parvenir à mieux juger mon caractère, il fallait obtenir et attendre ma confiance.

Après une assez longue conversation, dans le jardin, dont j'admirai l'heureuse situation et la culture soignée, nous nous approchâmes de la maison. Près de la porte, et sur le gazon, je vis la table où l'on avait préparé le souper de M. Ruffigny: Je ne vous attendais pas, me dit-il, en

souriant. Mais des fruits, d'excellent vin, en fallait-il plus? Nous parlâmes de l'Angleterre, de la France, de la Suisse; et j'étais étonné de la variété et de la justesse des remarques de mon hôte. Il s'exprimait avec un enthousiasme remarquable, lorsqu'il s'agissait de l'heureuse liberté de ses compatriotes. Ici, me disait-il encore, vous voyez l'intéressant contraste de la plus grande simplicité de l'homme et de la plus sublime magnificence de la nature, et il portait ses regards sur ce beau spectacle qui nous environnait, sur ces aspects variés et pittoresques que présente la Suisse, et particulièrement dans cette contrée. Je trouvais dans toutes les réflexions de M. Ruffigny à ce

sujet, et dans les comparaisons qui en résultaient entre les diverses contrées et les hommes, une sorte de bienveillance toujours disposée à admirer les beautés des unes et à excuser les défauts des autres, qui contrastait encore bien davantage avec ma sombre misanthropie et le souvenir pénible des événemens qui en avaient été la cause.

Dans la matinée du lendemain, M. Ruffigny me reçut dans sa bibliothèque, abondamment fournie des meilleurs ouvrages français, allemands et italiens ; j'y vis beaucoup de livres de botanique et d'agriculture, sur-tout ceux qui traitaient des productions naturelles de l'Helvétie. Une grande partie de la biblio-

thèque était consacrée aux livres anglais, particulièrement à ceux qui avaient paru depuis le règne d'Elisabeth.

Je passe ici, me dit M. Ruffigny, plusieurs heures de toutes mes journées; mais bien plus de tems encore dans les champs. Je pense plus que je ne lis; je préfère le grand livre, toujours vivant, de la nature, à ces pages froides, et insensibles; un livre est *un homme mort*, une sorte de *momie*, enveloppée, embaumée; mais quelquefois j'aime à converser avec ces morts. Sans leurs livres, on n'entendrait plus le grand ouvrage; c'est par eux que les connaissances se succèdent et s'approfondissent. La vie de l'homme est trop courte, pour voir, sans le secours de ceux

qui l'ont précédé, au-delà de la surface des choses : mais il faut toujours revenir au texte sacré de la nature, à ces grands objets qui frappent mes regards quand j'ouvre les fenêtres de ma bibliothèque, enfin à l'étude des hommes et des sociétés, dont ces livres ne nous offrent qu'un commentaire très-utile, mais toujours insuffisant.

Après le déjeûner, nous fûmes nous promener sur le St.-Gothard ; j'étais étonné de l'agilité et de la vigueur de mon respectable hôte : C'est l'heureux résultat de l'habitude, me dit-il ; la tempérance la soutient, et j'espère qu'elle me conservera encore long-tems les plaisirs que je trouve dans cet exercice de mes forces. De l'en-

droit où nous étions, il nous était possible de découvrir un grand nombre d'objets ; M. Ruffigny me faisait remarquer les divers points de vue qui se présentaient à nos regards, et semblait en admirer les beautés, comme s'il les voyait pour la première fois. Il me nommait les villes que nous pouvions apercevoir, et ces villages presqu'aussi étendus que des villes. Il me parlait des manufactures qui y étaient établies, de la vigilante activité des habitans, de leur agriculture, et des productions de ce territoire qui, disait-il, en élevant la voix, avec une sorte d'enthousiasme, est un monument des triomphes du courage, de l'industrie, de l'indépendance et de la modération.

CHAPITRE IX.

Le second jour, après mon arrivée, nous fûmes nous promener sur les bords du lac d'Uri. Mon pays, me dit-il, occupe un petit espace dans le monde; et peut-être est-il un peu ridicule de dire, avec une sorte d'orgueil, que je suis un bourgeois d'Uri. Mais ce petit canton est celui où commença la liberté de la Suisse; c'est ici qu'elle s'étendit jusqu'aux dernières limites de l'union. Moi-même je descends de ces patriotes à qui nous devons notre indépendance. Williams Tell épousa la plus jeune des filles de Walter Furst,

l'un des trois hommes immortels qui, en 1308, entreprirent la délivrance de leur pays. Un de mes ancêtres épousa l'aînée des deux sœurs. Je sais combien sont chimériques, ces prétentions fondées sur l'illustration de nos pères. Je sais que les descendans de ces hommes qui, par leurs grands services ont honoré ou commencé ces généalogies dont on s'enorgueillit, doivent quelquefois, lorsqu'ils entendent prononcer leurs noms, souffrir autant que si l'on dirigeait contre leur inutile existence, la plus amère de toutes les satires. Je m'excepte hardiment, mon ami. Je sens que cette censure ne peut m'atteindre. Si je n'ai pas le mérite de Furst et de Tell, j'ai leur franchise, leur

antique simplicité, et j'ai fait un honorable usage de ma vie.

Zurich, Bâle, et quelques-uns de nos riches cantons, ont de belles manufactures, une active industrie, des fortunes considérables; quelques-uns de ces opulens propriétaires ont une brillante existence qui serait encore remarquée et enviée à Paris et à Londres. Les paisibles habitans de mon canton, vivent des produits de leurs champs; il n'y en a point de riches; mais aussi, point de pauvres. Leurs tables nous rappelleraient l'heureuse et suffisante médiocrité de la vie patriarchale. J'ai visité plusieurs contrées du globe; mais loin d'en revenir avec une sorte de mépris pour cette simplicité des mœurs,

et des usages de mon pays, je m'y suis attaché davantage. Comme un vrai suisse des tems anciens, j'ai dit adieu à toutes ces ostentations des autres peuples, et j'ai retrouvé ici ce qui avait fait le bonheur de mes premières années.

Pendant notre promenade, M. Ruffigny, me montra tous ces lieux si chers aux amis de la liberté. Gruti, le village où les trois héros formèrent leur plan; Brunnen, où le traité fondamental, entre leurs cantons respectifs, fut conclu; Kussnacht, le lieu où une flèche de Tell perça le cœur de Gesler, son persécuteur et le tyran de son pays; les champs de Morgatten et de Sempach, immortalisés par ces célèbres combats qui ont fixé les libertés du Swit-

zerland, sur des bases inébranlables. Tous ces lieux mémorables étaient assez près les uns des autres, pour qu'il nous fût possible de les visiter, dans la même journée, ou de les distinguer parfaitement du sommet des montagnes voisines.

Nous revînmes ensuite par le lac d'Uri. On sait que c'est sur ce lac que Gesler conduisait Tell enchaîné, dans une de ces prisons où l'oppresseur de notre pays renfermait ses victimes. Pendant la traversée, il s'éleva une violente tempête; les bords du lac sont très-dangereux, et Gesler trembla de voir son bateau mis en pièces sur ces écueils nombreux. Tell les connaissait, Gesler lui fit ôter ses fers, et lui aban-

donna la conduite de la barque. Tell profita de cette occasion, et, dirigeant le bateau sur ces rochers, s'y élança avec une heureuse audace, et rejoignit les confédérés. Une chapelle qu'on voit en cet endroit, conserve la mémoire de cet événement.

M. Ruffigny m'avait parfaitement reçu ; mais il ne m'avait pas encore parlé de mon père, et cela m'étonnait beaucoup. Je tâchais en vain d'expliquer ce silence. Il me semblait qu'il était si naturel de s'informer d'une foule de particularités qui intéressent un ami, que je ne concevais pas, comment M. Ruffigny, m'ayant parlé de tant de choses qui devaient le toucher moins, eût montré si peu de curiosité et d'empressement sur cet objet.

Dans ce moment nous voguions paisiblement sur ce lac, qui a près de neuf milles de longueur, et qui est borné des deux côtés par des rochers élevés, dont les formes sont pittoresques, et très-variées. Tantôt ils paraissent perpendiculaires, et sur leurs sommets on découvre des arbres qui étendent leurs branches au-dessus du lac. Quelquefois leurs voûtes immenses et obscures semblent le couvrir, et cette obscurité avait une sorte d'imposante et mystérieuse solennité.

C'est dans un de ces instans, que le bateau passa près de la chapelle de Tell. La cloche sonna, comme cela est d'usage pour les funérailles. Ce bruit qui retentissait sur le lac, et se répétait par les échos qui l'environnaient,

portait dans l'ame une sorte de mélancolie ; cela dura pendant quelques minutes ; la cloche cessa de sonner. Un peu après avoir passé la chapelle, les matelots quittèrent leurs rames ; la barque, sans leur secours, et entraînée par le courant, continua à voguer dans la même direction. Nous gardions le silence, et je tombai dans une profonde rêverie ; j'avais oublié le Switzerland, M. Ruffigny, le monde entier et moi-même.

Par hasard, je lève enfin les yeux, et je vois ceux de mon vénérable ami fixés sur moi avec une attention singulière ; quelques larmes semblaient s'en échapper. Ce spectacle me rendit tout-à-coup à moi-même ; mais j'étais encore oppressé par cette foule d'idées vagues qui

venaient de m'occuper, et je restais dans le silence.

Je ne vous ai pas encore parlé de votre père, me dit M. Ruffigny.

Mon père ! m'écriai-je ! Ce mot réveilla tous les sentimens de mon cœur, toutes mes pensées, tous mes souvenirs.

Casimir ! Casimir Fleetwood ! s'écria le vieillard, où avez-vous été ?

En France, à Paris.

Quel emploi y avez-vous fait de votre tems?

L'emploi le plus coupable ; j'y ai perdu mes jours dans la dissipation, dans les plus folles erreurs.

Fleetwood ! je suis aussi votre père, et je ne serai pas moins indulgent que lui. Vous devez

bien connaître l'attachement que j'ai toujours voué à tout ce qui porte le nom de Fleetwood. Casimir ! Ne suis-je pas aussi votre père.

Monsieur, ce jour n'est que le troisième que je passe avec vous. Je vous connais peu, et cependant je sens que si j'étais digne de cet honneur, vous êtes la seule personne au monde dont je voudrais être le fils adoptif.

Fleetwood ! mon cher Fleetwood ! vous allez haïr le son de ma voix ; vous ne pourrez plus me regarder. O mon ami ! mon fils, il m'est impossible de vous en dire davantage.

Je vous entends, Monsieur. Ah ! je n'en doute plus. Mon père est mort.

M. Ruffigny me remit une lettre ; j'en regardai à peine la suscription ; il s'approcha de moi, et me serra dans ses bras. C'est dans ces terribles crises de la vie, que la profonde et raisonnable sensibilité d'un ami est d'un puissant secours. Il prévoit la douleur qu'il va causer, et non-seulement il adoucit les premiers effets d'une nouvelle aussi affligeante, mais, pour ainsi dire, il dispose à l'apprendre, et je ne doute pas que M. Ruffigny n'ait prévu l'influence que devait avoir sur moi, dans ce moment, la vue des objets sur lesquels il avait fixé mon attention pendant toute cette journée. J'en éprouvai tellement l'effet, et sans m'en douter peut-être, que je n'en remarquai d'a-

bord que l'intention, sans lui en savoir gré.

Je vois avec peine, lui disais-je, l'ignorance où vous m'avez laissé trop long-tems ; je n'aime pas ces apprêts, cette prévoyance inutile, cette promenade préparée, la variété prévue de toutes ces scènes, de tous ces récits. Eh ! que m'importent à-présent, ces actes de patriotisme, ces héros, ces événemens des tems qui ne sont plus. Mon père ! ô mon unique ami ! qu'ai-je fait loin de vous ! quels souvenirs se mêlent à mes regrets ! Où étais-je ? quelle était ma conduite, quand vous fermiez les yeux pour jamais ? Plus de paix pour moi ! plus de consolation ! Puis-je me pardonner toutes les erreurs, toutes les fautes dont je me suis

rendu coupable, pendant ce tems perdu loin de mon père, et qui devait être celui d'une éternelle séparation.

M. Ruffigny ne répondait rien, ne m'interrompait pas ; il laissait un libre cours à ma douleur et à mes souvenirs. Avec quel attendrissement je me rappelais alors toutes les scènes de mon enfance, les caresses de mon père, ses complaisances, ses soins, ses sages leçons ! Et cette maison que nous avions habitée ensemble, comme elle me paraissait déserte, en pensant qu'il n'y était plus, que je ne l'y reverrais plus ! Ma vie entière ne m'offrait-elle pas aussi le même vide, la même solitude, les mêmes regrets ?

Depuis l'heure où j'appris la mort

de mon père, jusqu'à présent, jamais ce souvenir ne s'est présenté à moi, sans une sorte de liaison avec les sensations que j'avais éprouvées dans cet instant même, à l'aspect des rochers du Switzerland et le lac d'Uri. La chapelle de Tell ; le son de la cloche funèbre ; la profonde obscurité des voûtes du roc et des eaux du lac en cet endroit ; les ombres des héros dont nous avions parlé ; toutes ces circonstances ont donné long-tems une sorte de solennité à ma douleur, qui en adoucissait toujours l'amertume : je trouvais quelquefois dans leur réunion, un hommage digne de la mémoire de mon père. La cloche qui sonna, me semblait être la voix de Tell qui annonçait la mort de l'homme qu'il aurait

aimé ; le sombre et tranquille lac d'Uri, était le temple où commençaient les pieuses cérémonies. Je croyais voir les héros morts sur ces rochers du Switzerland, pour l'indépendance de la Suisse, environner le tombeau de mon père. Toutes ces images s'effaçaient ; mais il m'en reste encore un sentiment vague, dont les pensées mélançoliques se mêlent toujours au souvenir de cet événement.

M. Ruffigny me quittait peu, et il ne me parlait qu'avec ménagement de la cause de ma douleur ; il sentait qu'il serait inutile de chercher à la calmer ; mais ce ne fut que par l'éloge que fréquemment il faisait de mon père, qu'il chercha à l'adoucir. Ce ne fut aussi qu'en me remettant

souvent sous les yeux, les devoirs que j'avais à remplir, d'après les intentions mêmes de mon père, qu'il parvint à me faire regarder mon obéissance, à cet égard, comme la preuve la plus vraie de ma tendresse filiale. Tel fut à-peu-près l'objet d'une longue conversation qui produisit tout-à-coup sur moi l'effet qu'il en attendait. Oui, lui dis-je, il est tems que je parte; je veux aller en Angleterre; j'y suis attendu par la dernière volonté d'un père, et je ne dois pas tarder.

Puis-je espérer, me dit alors avec calme M. Ruffigny, et comme s'il m'eût fait la proposition la plus simple, que j'ajouterai à votre satisfaction à cet égard, en vous y accompagnant?

Bonté du ciel ! m'écriai-je ; respectable vieillard ! est-ce bien réellement votre projet? y avez-vous réfléchi?

Je suis décidé à faire ce dernier pélérinage à la tombe d'un ami. Voulez-vous me donner une place dans votre voiture?

Je me précipitai dans ses bras : O mon ami ! lui dis-je, en fondant en larmes, je retrouve mon père. Que j'ai d'obligations à son ami, dont je veux aussi être le fils !

Quand la première surprise que j'éprouvai, en écoutant cette généreuse proposition de M. Ruffigny, fut calmée, je la discutai, je raisonnai avec ce bon vieillard, je lui représentai son âge, les fatigues d'une longue route, ses in-

firmités, l'étendue de ce sacrifice sans exemple. Je ne donnais pas à mes argumens la force dont ils étaient susceptibles ; mon cœur me trahissait, et je tressaillis de joie quand ce courageux vieillard ne répondit à toutes mes observations que par ces seuls mots : Mon ami, je vous accompagnerai en Angleterre.

M. Ruffigny ne me disait pas cependant toutes les raisons qui le décidaient à prendre cette généreuse résolution. Mon père, comme je l'ai dit, m'avait confié la lettre qu'il écrivait à son ancien ami, pour le prier de veiller sur moi, et lui répéter encore combien il comptait sur ses bons avis, pour l'amélioration de mon caractère. J'avais, en arrivant, re-

mis cette lettre à M. Ruffigny ; mais mon père, et je l'ignorais, connaissait parfaitement toutes les fautes dont je m'étais rendu coupable à Oxford et à Paris ; et il en avait instruit M. Ruffigny. Il avait de grandes inquiétudes sur ma conduite future, et, pour ne pas prolonger mes erreurs, par le découragement que souvent les reproches font naître, il avait voulu attendre un tems plus favorable, et il avait placé toute son espérance dans le voyage que je devais faire en Suisse. Il avait la plus haute opinion des vertus, des talens et du zèle de son vieux ami, et il comptait beaucoup sur les heureux effets de mon séjour dans le Switzerland. Il mourut, et M. Ruffigny vit dans la tâche sacrée

qui lui était imposée, une double obligation. Il me considéra comme un legs qu'il avait reçu de l'ami le plus cher, et comme un dépôt, qu'à son dernier soupir, il lui avait confié. Aucun sacrifice ne lui coûtait pour remplir ces pieux devoirs de la plus sincère amitié ; aucun obstacle ne pouvait l'arrêter. Il fut inébranlable dans sa résolution, et nous partîmes.

CHAPITRE X.

PENDANT notre voyage, Ruffigny me raconta toutes les particularités de sa liaison avec ma famille ; j'en connaissais quelques-unes, mais je voulais n'en ignorer aucune, et il choisit ce moment pour m'en instruire.

Etant encore enfant, me dit-il, j'eus le malheur de perdre mes parens ; je fus mis sous la tutelle d'un oncle qui était le frère de mon père. L'hypocrisie et la mauvaise foi sont de tous les pays, et il y a aussi des malhonnêtes gens, même dans le Switzerland. Mon oncle avait, pendant la der-

nière maladie de mon père, captivé sa confiance, par tous les témoignages de l'attachement le plus vrai, et d'un dévouement sans bornes. J'avais sept ans, quand je fus remis entre ses mains. Malheureusement cet oncle avait une famille nombreuse, et il avait assez mal réussi dans toutes ses entreprises. Il était d'un caractère impatient, dissimulé et opiniâtre ; il joignait à cela beaucoup d'orgueil. Il avait dissipé une grande partie de sa fortune. Mon père, au contraire, était calme, plein de sagacité et de prudence, d'une humeur libre et franche, et il avait été heureux dans toutes ses spéculations. Il était généralement aimé ; on le consultait souvent ; tous ses voisins le recherchaient,

et tous fuyaient son frère. Quand on voulait en dire la raison, il était presque impossible de se rendre compte de l'éloignement qu'il inspirait. Mais ces bons suisses disaient, en parlant de lui : Nous n'avons aucune raison positive de le haïr, et cependant nous ne pouvons nous empêcher de le regarder comme un méchant homme, quoique nous n'ayons rien à lui reprocher.

Tel était le tuteur à qui je fus confié ! Il me voyait avec peine au milieu de ses enfans. Quoi ! se disait-il, ce petit garçon jouira d'une plus grande fortune que celle de tous mes enfans réunis ! Il sera dans l'opulence, tandis que ses cousins, qui valent mieux que lui, verront leurs jours se flétrir par la

médiocrité d'une fortune que je tâche en vain d'augmenter !

Les observations qu'il eut ensuite l'occasion de faire, et plus d'une fois, relativement à moi, ne contribuaient pas à calmer la tempête violente qui commençait à s'élever dans son ame. Ses enfans avaient l'intelligence lente et pénible ; j'avais beaucoup de disposition, et j'apprenais avec une grande facilité ; je montrais une supériorité constante dans nos études et dans nos jeux ; j'avais toujours un avantage que nos maîtres et nos voisins remarquaient, et qui déplaisait fort à mes chers cousins et à leur père.

Il n'en fallait pas tant pour aigrir encore mon oncle, qui retrouvait, dans la préférence qu'on

m'accordait, en me comparant à ses enfans, le souvenir pénible de celle que mon père obtenait toujours sur lui, et qu'il n'avait jamais pu lui pardonner.

Deux mois après la mort de mon père, mon oncle fut obligé de faire un voyage en France, et je fus bien surpris lorsqu'il me proposa de m'emmener avec lui. Mon père lui avait abandonné la jouissance de mes revenus, pendant ma minorité, avec la seule condition qu'il prendrait soin de mon éducation. D'autres parens, et sur-tout dans un autre pays que le mien, auraient sans doute voulu que l'accumulation successive de mes revenus fût destinée à l'accroissement de mes fonds; mais mon père ne pensait pas de même,

et il se bornait à vouloir que sa fortune me fût remise dans l'état où il la laissait. Il en résulta de fâcheux événemens pour moi : mon oncle trouva de grandes ressources dans cette libre disposition de mes revenus. Les dépenses que je lui occasionais, à cet âge, étaient peu considérables, et mon oncle jouissait paisiblement du reste de mon bien. Cette circonstance ajouta à la haine qu'il avait pour moi. Il prévoyait avec effroi qu'il viendrait un tems où il faudrait sacrifier des sommes considérables pour mon éducation, et c'était encore avec bien plus de douleur, qu'il pensait à l'époque fatale où il faudrait me mettre en possession de toute ma fortune.

L'aîné de mes cousins nous ac-

compagna dans notre voyage en France; il avait dix-sept ans. Il me détestait, et n'avait pas, comme son père, l'art de dissimuler ses sentimens. Il traitait aussi fort mal ses frères; cependant quand, ce qui arrivait rarement, et en vérité, jamais par ma faute, j'étais en contestation avec eux, il prenait toujours leur parti, et ce n'était pas sans m'accabler d'injures, et quelquefois de coups. C'était un bien méchant enfant.

Quand nous arrivâmes à Lyon, mon oncle quitta son nom et prit celui de M. Pouchard. Ce fut à cette occasion qu'il me fit appeler et eut avec moi la plus singulière conversation. Il m'avait fait connaître, avec assez de complaisance; et il avait ses motifs, la

grande ville où nous étions ; souvent il m'en avait fait remarquer les superbes édifices ; il me conduisait dans les jardins publics, au théâtre ; enfin, il n'avait rien négligé pour m'en faire trouver le séjour très-agréable. C'est ainsi qu'il me disposait à ce qu'il projetait à mon égard.

« Mon intention, me dit-il, est « de vous laisser ici. » Je tressaillis de plaisir, en apprenant cette bonne nouvelle ; il s'y attendait. Et quelle raison avais-je de regretter mon pays ? Je l'aimais quand mes parens l'habitaient ; j'y jouissais de leurs tendres affections pour moi ; mais depuis un an, qu'y avais-je éprouvé ? Quelle différence ! Plus d'amitié, de soins, d'attentions ; on me négligeait ou

l'on me maltraitait. Nos voisins m'aimaient, mais cela ne faisait qu'exciter l'envie de mes cousins et le ressentiment de mon oncle. Quelquefois je supportais tout avec l'heureuse gaieté des premières années ; mais il s'y mêlait une sorte de mélancolie qui avançait ma raison, et plus d'une fois mes réflexions me rendirent insupportables les habitudes d'une vie aussi pénible.

« Votre père, continua mon oncle, vous a confié à mes soins, et que d'heures fatigantes cette tutelle m'a causées ! Mon frère était un imprudent, et il vous a élevé de manière à vous rendre fort à charge à tous ceux qui vivront avec vous. Si votre éducation avait été aussi sage que celle

de vos cousins, il n'en serait pas ainsi; mais ce n'est pas votre faute, pauvre enfant; mon cœur me rappelle toujours que votre père, malgré ses erreurs, est mon frère, et je ferai pour son fils tout ce qui dépendra de moi.

« Williams, vous pouvez être assuré que si je n'avais pas de votre intelligence une opinion favorable, je ne parlerais pas de cette manière. Certainement vous avez quelques dispositions, quoique vous ne soyez encore qu'un méchant petit enfant; et il faut même que je vous avoue que je n'attends rien de bon de votre conduite; mais s'il vous arrive malheur, ce sera votre faute. Un jour vous me remercierez de ce qu'en ce moment je fais pour vous.

« Vous savez que depuis que je suis ici, j'ai pris le nom de Pouchard ; c'est maintenant le vôtre ; vous vous appellerez Williams Pouchard ; vous êtes né à Bellinzone. Telle est votre histoire, n'en répétez jamais une autre. Il y a des choses qu'on ne peut expliquer à un enfant ; vous ne pouvez connaître ce qui est convenable et nécessaire ; fiez-vous-en à mes lumières, à mon âge et à mon expérience. Qu'il ne vous arrive jamais de prononcer mon nom ou le vôtre. Vous ne devez plus parler du canton d'Uri, ni d'une seule des montagnes ou des vallées de ce pays ; vous ne m'écrirez jamais, ni à qui que ce soit dans le Switzerland. N'y faites aucune recherche, et n'y donnez jamais le moindre signe

de vie. J'aurai les yeux sur vous. Je ne vous laisserai manquer de rien. Quand je le jugerai à propos, je vous écrirai ou j'irai moi-même m'informer de votre conduite. Tout ce que je fais n'a pour objet que votre tranquillité. Ne vous écartez en rien de ce que je viens de vous prescrire ; l'instant où vous oublierez mes ordres, sera pour vous celui des plus terribles infortunes ; je ne puis vous en dire plus, votre âge ne vous permettrait pas de m'entendre. Souvenez-vous de mes avis, et frémissez de la moindre faute à cet égard. Le bonheur de votre vie est maintenant à votre disposition. »

Il est impossible d'imaginer ce que j'éprouvai en écoutant cette terrible harangue. J'étais habitué

aux belles phrases de mon oncle sur l'excellence du jugement des hommes de son âge, sur l'incapacité des enfans du mien ; et quoique je les eusse fréquemment entendues depuis un an, elles excitaient toujours en moi un indéfinissable et mystérieux sentiment de soumission et de respect, qui, dans ce moment, produisit encore son effet sur moi. Cependant j'avais quelques doutes ; mais je ne m'y arrêtai pas long-tems. Je me plaisais beaucoup à Lyon. Je ne pouvais supporter la pensée de revenir avec mon oncle, et de me retrouver au milieu de ma famille. Je n'aimais plus mon pays, depuis la mort de mes bons parens ; et j'étais à cette heureuse époque de la vie, où tout ce qui est nouveau

nous agite d'espérance et de joie.

La seule chose qui m'étonnait, c'est que mon oncle, en me disant que je resterais à Lyon, ne m'avait point dit encore où il me placerait; mais je n'avais aucune connaissance du monde, j'étais entre les mains de mon oncle, et il pouvait disposer de moi à son gré. Je ne m'en inquiétai pas long-tems.

Nous avions passé dix jours à Lyon, et le lendemain était le jour fixé pour le départ de mon oncle et de mon cousin. Dans la soirée, un certain M. Vaublanc vint nous voir à notre hôtel. « C'est chez Monsieur, me dit mon oncle, en me présentant à lui, que vous demeurerez. » Jusqu'à ce moment je ne l'avais jamais vu, et il n'avait pas un extérieur très-rassurant.

Mon oncle et lui parlèrent beaucoup des manufactures de Lyon. M. Vaublanc paraissait très-instruit sur ces matières. Aucun des deux ne fit attention à moi, pendant cette conversation; et, de fort bonne heure, mon nouvel hôte me prenant par la main, et d'un air assez rude, me dit qu'il était tems d'aller me coucher. Vous serez fort bien chez moi, ajouta-t-il, j'ai deux garçons à-peu-près de votre âge. Bonsoir. Je viendrai vous chercher demain dans la matinée.

Cette entrevue ne me parut pas d'un favorable augure, et M. Vaublanc m'inspirait une sorte d'effroi et de tristesse que je regardais comme un pressentiment du plus fâcheux avenir. Mais, me disais-je, au moins je ne partirai pas

avec mon oncle, et j'étais consolé.

Le jour du départ fut triste et renouvela mes inquiétudes. Mon oncle, en montant en voiture, me donna un louis d'or; mon cousin me présenta une pièce de trois livres; et M. Vaublanc, qui arriva dans cet instant, m'emmena chez lui aussitôt après le départ de mon oncle. Il demeurait dans une petite rue longue et étroite. Sa maison n'avait pas grande apparence, ses appartemens étaient tristes et sombres. Madame Vaublanc, qui nous reçut, était une femme d'assez bonne mine; mais ses deux enfans me déplurent beaucoup. Ils étaient mal élevés, mal vêtus, espiègles et grossiers. Cette rue, cette maison, cette famille, réveillèrent en moi

quelques regrets, et des souvenirs que je tâchai d'éloigner bien vîte; ce fut le premier effet de la douce harangue de mon tuteur.

Deux ou trois jours après, on me conduisit dans un des meilleurs pensionnats de la ville; j'y avais d'excellens maîtres, et je sentis mon émulation et mon courage se ranimer; mais quelle était donc en ceci l'intention de mon oncle? Un semblable parti ne s'accordait guère avec les événemens qui m'attendaient; peut être voulait-il m'y amener par degrés; il craignait mon désespoir, et ce qui pouvait en arriver, s'il eût agi plus brusquement. Peut-être aussi n'avait-il pas encore pris toutes ses résolutions à cet égard, et ce ne fut que successivement qu'il

forma ce plan qui devait achever ma ruine.

Quoi qu'il en soit, mes études m'attachaient singulièrement, et mes premiers petits succès ajoutèrent encore à mon zèle. Mes maîtres m'encourageaient par leurs éloges, et j'étais heureux! Le seul désagrément que j'aie éprouvé pendant cette époque de ma vie, était de revenir tous les soirs chez M. Vaublanc; mais il le fallait, et l'habitude rend tout supportable, sur-tout à cet âge.

CHAPITRE XI.

Telle était ma vie depuis trois mois, lorsqu'un matin, vers six heures, l'aîné des fils de M. Vaublanc entra dans ma chambre; son père voulait me parler : je descendis.

Mon ami, me dit M. Vaublanc, vous n'irez point aujourd'hui à votre pension. —Non, Monsieur? est-ce donc une fête? — Mon cher petit, votre oncle m'a écrit de vous placer ailleurs. — Ah! j'en suis bien fâché; j'aimais cette pension, mes maîtres et mes compagnons d'étude. — Villiams Pouchard, reprit M. Vaublanc; je

connais peu ce qui regarde vous et votre oncle ; mais lorsqu'il ne me demande rien de contraire à mes principes, je dois me conformer à ce qu'il désire. Tout ce qu'il m'a dit pendant son séjour à Lyon, prouve l'honnêteté de son caractère. Il a une famille nombreuse, et il m'a paru affligé de ne pouvoir faire pour vous, malheureux orphelin confié à sa charité, tout ce qu'il voudrait.

Je restai stupéfait ; mais je me rappelai les sévères injonctions de mon tuteur, et je gardai le silence.

Il paraît, continua M. Vaublanc, qu'il a éprouvé beaucoup de malheurs, et qu'il peut à peine assurer une chétive existence à ses pauvres enfans. Il a cependant résolu de

vous mettre à l'abri de la misère, et cela est vraiment fort généreux. Il n'y a qu'une seule chose dans sa conduite qui me paraisse inexplicable. Pourquoi voulut-il vous envoyer dans cette pension ? Je ne sais à quoi il pensait dans ce moment.

Je vis bien que M. Vaublanc était trompé par mon oncle ; mais que pouvais-je ? qu'aurais-je osé dire ? Je m'écriai : Eh ! que veut-il donc faire de moi ?

Imitez mon exemple, me répondit Vaublanc. Travaillez. Voyez les cordonniers, les forgerons, les menuisiers. Ils n'ont que ce qu'ils gagnent, et ils vivent.

Mon oncle veut-il donc que je sois forgeron ou menuisier ?

Non, non ; aucun d'eux ne

voudrait vous apprendre son métier, sans être payé ; mais nous avons à Lyon, un commerce, où l'on peut employer les plus jeunes enfans, sans rien exiger d'eux.

Et gagnerai-je bientôt de l'argent par mon travail. — Au bout d'un mois. — Et combien ? — Douze sous par semaine. —Mais cela ne suffira pas pour me nourrir, m'habiller et me loger ; mon oncle paiera donc le reste? — Je vous ai dit qu'il pouvait à peine suffire à ses dépenses. Voyez donc, mon ami, ce que vous voulez faire. — Et que puis-je vouloir? En disant ces mots, je pleurais. M. Vaublanc, continuai-je, je suis bien malheureux. Personne ne prend soin de moi ; je suis dans une contrée étrangère. Je n'ai ni

père, ni mère. Disposez de moi, comme mon oncle le désire. Vous êtes juste; je tâcherai de mériter vos bontés. Je serai attentif et laborieux; mais je vous en prie, ne me demandez plus ce que je veux, ce que je pense de tout ce qui m'arrive; je ne pourrais vous le dire. — Eh bien ! à la bonne heure, reprit M. Vaublanc, en remuant la tête, vous serez plus satisfait de votre situation que vous ne vous y attendez. En disant ces mots, il prit son chapeau et m'ordonna de le suivre.

En chemin, il me dit: Vous savez que j'ai une manufacture; on y prépare la soie, et j'emploie beaucoup de monde; il vaut mieux travailler pour moi que pour un maître que vous ne connaîtriez

pas. —Cela est vrai.—Vous verrez chez moi trois ou quatre grands moulins, et la grande quantité de personnes que je fais travailler. Ces moulins sont admirables; c'est la plus belle chose qu'il y ait à Lyon. Dans les autres villes, les petits enfans sont à charge à leurs parens; ici, cela est bien différent. A quatre ans, et même plutôt, ils peuvent travailler, être utiles à leurs parens; ils sont bien vêtus; ils deviennent soigneux, attentifs, industrieux. On ne connaît ici ni la pauvreté, ni l'oisiveté, ni les dissipations d'aucune sorte. Mon ami, vous allez le voir; c'est un vrai paradis.

Je l'écoutais avec attention, et j'étais presque persuadé. Je sentais bien quelques dépits secrets;

mais je me contenais. Allons, me disais-je, tâchons de bien vivre dans cette société si admirable, et il me tardait de contempler le paradis de M. Vaublanc.

Mon impatience fut promptement satisfaite. Nous arrivons à la manufacture. Ces grandes chambres, ces moulins, ces devidoirs, tout ce mouvement continuel me frappa; mais ce que je remarquai le plus, c'était ce grand nombre d'enfans employés, et quels enfans ! Comme ils étaient tristes ! des figures pâles, l'air de la misère, des physionomies stupides. Cet âge est celui de l'indépendance, d'une sorte de mutinerie; les enfans ont besoin d'un exercice continuel. Que pouvaient être ceux-ci, forcés de se trouver

à un travail qui n'est qu'une sorte d'inaction plus pénible, depuis six heures du matin, jusqu'à six heures du soir. La plupart de ces enfans n'avaient guère plus de quatre ou cinq ans, quelques-uns étaient plus jeunes; et quels moyens on employait, pour les contraindre à travailler ainsi! M. Vaublanc pouvait trouver admirable de leur faire gagner, à cet âge, douze sous par semaine; mais cette contrainte, cette monotonie d'occupations, cette langueur de mouvement, cette vie inactive, et cependant laborieuse, en empêchant le développement de leurs forces et de leur intelligence, devaient inévitablement, lorsqu'ils devenaient plus grands, les exposer à n'être propres à aucune

sorte de travail. La misère la plus déplorable attendait, à un âge plus avancé, ces petits malheureux êtres dont M. Vaublanc m'avait tant vanté l'industrie prématurée.

Je ne faisais pas alors toutes ces réflexions, et je vous épargne toutes celles qu'on pourrait faire sur ce sujet, en le considérant sous tous les points de vue qu'il présente; mais j'en faisais cependant assez dans ce moment, pour ne pas voir avec effroi que j'étais, sans pouvoir faire autrement, un de ces infortunés dont intérieurement je déplorais le sort. Jusqu'à cet âge, j'avais alors huit ans, j'avais toujours pensé que je ne devais de l'obéissance qu'à mes parens et à mes maîtres. Je croyais aussi qu'il n'y avait dans la société, au-

cune classe au-dessus de celle où j'étais né. J'avais cette heureuse gaîté, cette confiance qu'une semblable persuasion peut donner; et maintenant, je me voyais rejeté parmi les enfans des pauvres ; je me voyais condamné au travail le plus continuel et le plus désagréable. Cependant je pris la résolution de supporter mon malheur sans me plaindre ; je ne sentis que la nécessité de m'y soumettre, et une sorte d'orgueil à ne pas me laisser abattre par des infortunes qu'il m'était impossible d'éviter.

Je m'acquittais avec exactitude de la tâche qui m'avait été donnée, et mes journées s'écoulaient dans ces ennuyeuses et tristes occupations; la plus profonde mélancolie m'accablait, et ne me

décourageait pas ; mais vous sentez combien cette terrible métamorphose, opérée par des moyens aussi imprévus, dût me paraître cruelle et extraordinaire. J'étais comme ces victimes des enchantemens de Cyrcé, dont parle Homère ; quoiqu'elles eussent perdu les formes extérieures de leur première existence, elles en conservaient les souvenirs ; et ne croyez pas, mon ami, que ces idées fussent au-dessus de mon âge. Si l'on m'eût laissé dans une pension, ces souvenirs se seraient effacés peu à peu ; mais dans la malheureuse situation où je me trouvais, ils étaient l'objet continuel de toutes mes réflexions.

Si j'étais retourné dans la vallée d'Urseren, si j'avais raconté les

particularités de mon histoire à quelque personnage respecté dans le Switzerland, j'aurais sans doute trouvé en lui un ami et un protecteur; mais je ne l'osais pas. Je croyais entendre encore les menaces mystérieuses de mon oncle. Il m'avait donné un nouveau nom, une nouvelle sorte d'existence, et inspiré de nouvelles craintes; j'étais trop jeune; j'avais trop peu de connaissance du monde, pour me conduire autrement. C'était la seconde crise que j'éprouvais dans ma vie. La première, par la mort de mon père, m'avait mis sous la dépendance absolue d'un oncle qui, jusqu'alors, n'avait eu aucun pouvoir sur moi. Un enfant n'a aucune idée en pareille circonstance; il ne sent que sa faiblesse:

il observe les personnes qui l'entourent, et ne juge que d'après leur conduite à son égard, ce qu'il est, ce qu'il peut et ce qu'il doit être. Mon tuteur qui, vraisemblablement fit toutes ces réflexions, eut, sans doute, en prenant cette affreuse résolution, moins de craintes, qu'il n'aurait dû avoir de remords; et je n'avais que des soupçons vagues qui ajoutaient encore aux peines de ma nouvelle situation.

CHAPITRE XII.

L'INJUSTE conduite de mon oncle, à mon égard, m'avait rendu sombre et rêveur. Je ne parlais à personne. Les enfans, à cet âge, sont toujours francs et communicatifs, ils disent tout ce qu'ils savent et tout ce qu'ils conjecturent. Mais j'avais un secret que je tremblais de laisser échapper, et la défiance sur un seul point, me rendait dissimulé sur tous. Une ou deux fois, pendant les premiers mois que je passai dans ma pension, je fus tenté de confier mes malheurs à un de mes jeunes compagnons d'étude que j'aimais

beaucoup ; mais aussitôt , une crainte soudaine s'emparait de moi ; mon cœur battait avec violence , et mes lèvres tremblantes ne pouvaient prononcer un seul mot. Il semblait même que tout fût d'accord pour me frapper d'effroi , et me renouveler les terribles menaces de mon oncle. Une fois , entr'autres , me promenant avec ce jeune ami dont je viens de vous parler, je me croyais bien décidé à lui parler avec une entière franchise , j'allais tout dire ; mon pied glisse ; je me donne une entorse , et je jette un cri de douleur. Dans le même moment , un coup de tonnerre éclate , et la pluie succède avec une telle violence , que nous ne pensons plus qu'à nous réfugier quelque part. Vous avoue-

rai-je que dans tout cela je m'avisai de voir une sorte d'avis surnaturel qui, de nouveau, m'ordonnait de me taire. Cette faiblesse d'un enfant dont l'imagination est frappée, n'a rien d'étonnant ; et le courage de faire cette confidence, l'eût été bien davantage en ce moment : au reste, qu'en eût-il résulté ? Peut-être de nouveaux malheurs ; ne pouvais-je m'adresser précisément à quelques créatures de mon oncle ? Quel appui devais-je aussi espérer des indifférens ! Que pouvais-je en attendre ? La pitié du moment. Quel est celui qui eût voulu exposer sa tranquillité, lutter avec un homme injuste, pour prendre la défense d'un enfant malheureux et inconnu ? Toutes ces réflexions ajou-

taient encore à ma tristesse et à mon découragement. N'a-t-on pas vu des hommes de génie, Rousseau et plusieurs autres, se figurer qu'ils étaient sous l'invisible et funeste tutelle d'une confédération haineuse et puissante, contre laquelle ils ne pouvaient rien? De semblables alarmes ne sont-elles pas plus pardonnables à un enfant? Je crois que j'aurais, depuis cet instant, plutôt bravé la mort que tenté de faire un aveu qui m'inspirait les plus vives craintes.

Je restai pendant un tems assez considérable, chez M. Vaublanc; mais un beau jour, il pensa que ma chétive destinée s'accordait mal avec un logement passable et une assez bonne table. En consé-

quence de ces humaines réflexions, il me logea avec un des ouvriers, dans son moulin. En même tems, il me fit quitter mes habits, et m'en donna de semblables à ceux de mes compagnons d'esclavage. C'est ainsi que, malgré tout ce qui se passait en moi, je finis par être confondu parmi tous ces infortunés, bien à plaindre sans doute, mais cependant moins malheureux que moi, puisqu'ils n'avaient aucun de ces souvenirs qui aggravaient encore les chagrins de ma situation.

Le dimanche, nos travaux étaient suspendus, et je consacrais ces jours-là à mes rêveries solitaires; on ne peut imaginer le plaisir que j'y trouvais. C'était une nouvelle existence; j'y re-

trouvais tous les charmes de celle que j'avais perdue. Vous penserez que toutes ces méditations étaient au-dessus de mon âge ; mais ne perdez pas de vue, mon ami, l'affreux contraste qui résultait en moi de mon bonheur passé et de mon adversité présente. Dans ces jours de repos où je pouvais me livrer à des souvenirs si doux et si pénibles, toutes ces vives et douces pensées de mes jours heureux, s'échappaient de mon cœur, comme les eaux d'une rivière, lorsqu'un soleil plus ardent fond les glaces qui les retenaient, reprennent leur cours ordinaire.

Je crois que sans les dimanches et les jours de fêtes, je serais resté pendant plusieurs années

prisonnier chez M. Vaublanc. Mes jours de travail étaient des jours d'oubli de moi-même. Je végétais tristement, sans plainte, sans souvenir, presque sans penser, et dans cette sorte d'idiotisme, qui doit résulter d'un travail aussi monotone. On ne peut se faire une idée de la situation d'esprit d'une créature humaine, dont les yeux sont fixés depuis le matin jusqu'au soir, sur la rotation continuelle de cinquante-six bobines. Les pensées que cela exige se réduisent à presque rien, et cependant elles arrêtent, elles troublent, ou elles suspendent toutes les autres pensées. Quelques-unes des facultés de l'esprit sont le fruit de l'usage même qu'on en fait. Je les aurais toutes perdues, en restant plus

long-tems dans cette situation ; mon dimanche me les rendait ; j'en faisais, pour ainsi dire, l'essai, pour m'assurer que je les conservais encore ; bientôt je voulus davantage. Je sentis que les autres jours étaient bien insupportables, après mes consolantes rêveries d'un seul jour heureux, et ce jour passait si vite ! Mes pensées devinrent alors plus graves, plus sérieuses. Je pensai que les années de l'enfance ne devaient pas être si nombreuses pour moi que pour ceux qui, sous la surveillance de leurs parens, de leurs amis, peuvent compter sur leurs soins. Je sentis qu'il était tems de m'occuper de moi-même, et cette réflexion fut le premier usage d'une raison prématurée, que l'abandon

où je me trouvais semblait faire naître. J'avais eu des souvenirs ; j'eus bientôt des espérances ; je formai des projets.

CHAPITRE XIII.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je détestais la situation où je me trouvais, et que mon plus ardent desir fut de trouver les moyens de sortir d'esclavage, et de m'enfuir le plutôt possible ; mais il s'agissait de savoir où j'irais. Je n'osais même penser à mon pays ; mon oncle y était. Dans tout le reste du monde, je ne connaissais personne. J'avais lu quelques vieux romans ; ce fut d'après ces livres que je formai quelques conjectures sur ce qui devait ou pourrait m'arriver. L'essentiel, me disais-je, serait de

trouver un ami, un protecteur ; mais où le chercher ? D'abord la hardiesse de mes projets d'évasion m'épouvanta. Je tombai dans une sorte de désespoir, et je me décidai presque à attendre quelques années ; mais ces projets mêmes que je voulais abandonner, me firent sentir encore plus amèrement les désagrémens de ma position ; et de l'extrême découragement, je passai presque subitement aux plus brillantes espérances. Je m'y arrêtai avec tant de satisfaction, que bientôt les obstacles parurent s'évanouir. Je me figurai une foule de scènes diverses, avec lesquelles je me familiarisai tellement, qu'il me semblait presque que non-seulement cela devait être ainsi, mais même que cela

avait déjà été. Mes anticipations sur ma vie future, avaient toute la consistance du souvenir du passé.

Croirez-vous qu'une de mes chimères favorites était d'aller à Versailles, et de m'y jeter aux pieds du roi? C'était le projet d'un enfant, cela est vrai, et j'en ris aujourd'hui, comme vous; mais vous verrez en même tems une sorte de maturité s'y mêler à toute la déraison de mon âge. Le roi de France est de tous les souverains de l'Europe, celui dont les habitans du Switzerland parlent avec le plus d'éloge. J'avais souvent, dans mon enfance, écouté les chansons et les divers récits qui concernent François Ier et Henri IV, et le roi de France ne se présentait

à ma pensée que comme le meilleur et le plus généreux des hommes. Je ne savais pas précisément ce que je me proposais de lui dire ; j'hésitais même pour me résoudre à lui confier le secret que mon oncle m'avait ordonné de garder toujours. Cependant je sentais que si le roi insistait pour le savoir, il n'y aurait pas grand inconvénient, et qu'il était certainement assez puissant pour me protéger contre les ressentimens effrayans d'un bourgeois d'Uri. Quoi qu'il dût en arriver, je me sentais digne d'une destinée plus heureuse que celle qui m'attendait dans les ateliers de M. Vaublanc. Je me croyais capable de quelque chose d'extraordinaire. J'étais persuadé que j'intéresserais

singulièrement sa majesté en ma faveur. Je me proposais de lui dire : Sire, disposez de moi comme vous le jugerez à-propos ; que je sois un de vos pages. Vous trouverez en moi le plus zélé et le plus fidèle de vos serviteurs.

Dans mon enfance, j'avais feuilleté quelques livres d'histoire. Mes connaissances en ce genre, n'allaient cependant guère au-delà de quelques noms, et de plusieurs époques qui m'avaient un peu plus frappé. Je savais quelques anecdotes sur Henri IV, qui plaisaient beaucoup à ma jeune imagination, et depuis long-tems il était mon héros. J'avais entendu aussi faire un grand éloge de Louis XIV.

Dans une de mes promenades du

dimanche, j'en parlai à un vieux soldat français, et il ne tarissait pas sur ses louanges. La beauté de sa figure, l'affabilité de ses manières, ses victoires, ses palais, la bonté de son cœur, l'amour de ses sujets, la grandeur de son caractère, tout cela s'arrangeait dans ma tête, de manière à fortifier les espérances d'un succès dont je ne doutais presque plus. J'achetai un portrait de ce monarque ; je le portais toujours dans ma poche, et le dimanche, quand j'étais seul, je le plaçais devant moi, je lui parlais, je lui demandais ses bontés, je les obtenais. Il m'est quelquefois arrivé dans mon délire, ou plutôt dans mon enthousiasme, de me figurer que le portrait me souriait ; que

ses yeux se fixaient sur moi avec une bienveillance toute particulière, et semblaient me dire : Viens à Versailles, je ferai ta fortune.

Pendant que j'étais dans ma pension, à Lyon, je recevais chaque semaine, la petite somme qu'on accorde aux enfans pour leurs menus plaisirs ; j'avais de plus reçu de mon oncle un louis d'or, et de mon cousin un écu de trois livres ; j'avais gardé une partie de cet argent. Quoique bien enfant, je sentais que depuis le départ de mon oncle, j'étais dans une situation fort extraordinaire. Je me disais souvent : Que doit-il donc m'arriver ? il faut me préparer aux événemens que je ne peux ni prévoir, ni empêcher. L'enfance est, à quel-

ques égards, l'âge où l'on est le plus soupçonneux; au moins je l'étais, et beaucoup. Ce qui venait de m'arriver m'avait inspiré une extrême défiance, et, ne pouvant rien prévoir, je redoutais tout.

L'époque fixée décidément pour mon départ, était la semaine de Pâques. Les deux jours de fête qui devaient suivre mon bienheureux dimanche, me laissaient plus de tems; on pouvait, pendant ces trois jours de repos, ne pas s'apercevoir de mon absence. C'était trois jours de liberté qui devaient assurer peut-être celle de ma vie entière.

Je ne vous parlerai pas de toutes les petites incertitudes qui précédèrent mon voyage. J'avais, en

m'occupant depuis long-tems de ce grand projet, fait beaucoup de questions sur la route que je devais suivre, pour arriver à Paris. Je connaissais les noms des principales villes que j'avais à traverser. Je partis, le cœur bien agité, et, après avoir marché assez lentement, dans la ville, pour n'avoir pas l'air de m'enfuir, je n'en fus pas plutôt sorti, que je me mis à courir de toutes mes forces. Cela ne pouvait durer ainsi, mais j'étais trop ému, pour en faire d'abord la réflexion ; cependant un peu de lassitude m'avertit, qu'il fallait ralentir l'impétuosité de ma marche, si je voulais conserver assez de force pour arriver. Deux cent cinquante milles à faire, pour un enfant de neuf ans,

étaient une grande entreprise. Avec plus d'argent qu'il ne m'en fallait, si j'étais prudent, et je voulais l'être, je ne prévoyais aucun obstacle ; d'ailleurs, j'avais l'esprit trop occupé des espérances qui m'attendaient à la fin de mon voyage, pour calculer toutes les contrariétés qui pouvaient retarder mon arrivée.

Ma résolution prenait encore plus de consistance, plus de fermeté, quand je me disais : Aucune considération, aucune difficulté, aucun découragement, rien ne peut plus m'arrêter, sans me forcer de revenir sur mes pas : les moulins à soie de Lyon sont là ! Et comme cette idée précipitait mes pas et ranimait mes forces !

Je sentais alors une si grande aversion pour les occupations auxquelles j'avais été condamné pendant plusieurs mois, que tout enfant que j'étais, s'il m'eût fallu les reprendre encore, je crois que j'aurais eu le courage de me poignarder.

Mes premières réflexions sur les précautions que j'avais à prendre, ne s'étendaient pas loin ; je ne vis bien d'abord que la nécessité d'éviter tout ce qui pouvait exciter la curiosité de ceux dont les secours me seraient nécessaires sur ma route. Par exemple, je sentais que l'apparition de mon louis d'or, pourrait m'être fatale, par les questions auxquelles il faudrait répondre ; et, pour l'échanger avec prudence, dans une grande ville

où cela pourrait se faire, sans me compromettre, je me promis de tâcher de vivre avec les autres pièces de monnaie que j'avais encore. Je choisissais les plus chétives auberges. Le second jour, j'accostai un voiturier qui allait à Dijon, et cela me fut très-agréable, pour cette première partie de mon voyage. Je lui fis quelques questions sur la route à suivre jusqu'à Mâcon ; il y allait, et ne devait s'arrêter ensuite qu'à Dijon. A son tour, il me demanda ce qui m'attirait à Mâcon. Le desir de voir le monde, lui répondis-je, avec la pétulance imprudente de mon âge.

Ah ! je vois ce que c'est, mon petit, s'écria le maudit voiturier. Vous vous échappez des moulins

de Lyon ; j'ai grande envie de vous arrêter, et de vous renvoyer à votre maître. Je fus étonné qu'il eût deviné si juste. Ce ne fut qu'alors que je songeai à mes habits qui me faisaient reconnaître ; je me promis de les changer à la première occasion ; mais il fallait d'abord répondre à mon questionneur. Je m'en acquittai avec tant de succès ; je fis à cet homme un tableau si touchant de mon malheur ; je le persuadai si bien que je n'avais ni parens, ni amis, qu'il sentit que ma fuite ne pouvait être nuisible à personne. Après m'avoir représenté tous les dangers de mon projet, il consentit à me prendre sous sa protection jusqu'à Dijon, et c'est ainsi que j'eus le bon-

heur de faire, bien en sûreté, plus d'un tiers de ma route.

Si je parlais à des indifférens, je sens, Fleetwood, que de semblables détails auraient besoin d'une sorte d'apologie; mais cependant, si, après en avoir entendu la suite, cette justification était encore nécessaire, je ne pourrais m'empêcher de plaindre ceux qui, en m'écoutant, n'auraient pu m'approuver. Au reste, mon ami, vous verrez bientôt que ce n'est pas en vous les racontant, que je dois craindre de n'inspirer aucun intérêt. Ces circonstances si peu importantes, en apparence, ont eu sur ma vie entière, et peuvent avoir sur la vôtre, une grande influence. Les souvenirs de cette époque de

ma première jeunesse, sont les plus utiles leçons que je puisse, près de la tombe qui m'attend, léguer au fils de mon ami.

CHAPITRE XIV.

DIJON est une grande ville, et je pensais que je pourrais y hasarder l'échange de cette pièce d'or, dernier présent de mon coupable oncle; mais je me trompais : il fallait que je souffrisse encore, même du peu de bien qu'il avait prétendu me faire. Je ne pouvais plus supporter mes vêtemens, depuis qu'ils m'avaient fait reconnaître par le voiturier, pour un échappé des manufactures de Lyon. J'entrai chez un fripier, pour en acheter d'autres. Malheureusement je m'adressai à un méchant homme dont la phy-

sionomie sombre et dure m'effraya ; mais il était trop tard pour revenir sur mes pas. — Que voulez-vous, me dit-il ? — Acheter quelques vêtemens. — Et où demeurez-vous ? Qui me les paiera ? Où faut-il les envoyer ? — Je suis étranger à Dijon. — Pourquoi votre père, ou quelqu'un, n'est-il pas venu avec vous ? — Je suis seul ici. — Seul ! Et comment me paierez-vous ? — Vous prendrez d'abord en échange, les habits que je porte, ensuite, j'ai un louis d'or ; et je le lui montrai. — Un louis ! s'écria-t-il, en quittant son comptoir, pour venir à moi ; et dites-moi, petit drôle, où avez-vous pris ce louis ? — Mon oncle me l'a donné. — Et qui est votre oncle ? Je veux envoyer chez lui,

et savoir la vérité de tout ceci. — Je vous ai dit, Monsieur, que je ne connaissais personne ici ; mon oncle n'habite pas cette ville : je n'y suis que depuis la nuit dernière ; mais, si vous ne voulez pas me vendre des habits, j'irai en acheter ailleurs. Je suis un honnête garçon, et mon argent est bien à moi. — C'est ce que nous allons voir ; il faut que vous veniez avec moi, chez le magistrat. — J'irai où vous voudrez, lui dis-je, plus effrayé par la figure de cet homme que par ses menaces ; cependant j'aurais mieux aimé retourner à mon auberge.

Le magistrat était un homme calme, qui remplissait exactement les devoirs de son emploi, et il écouta, sans se prévenir

contre moi, l'histoire du fripier, qui tâcha en vain de l'irriter. Il me demanda qui j'étais, et je refusai de le dire. Il me représenta tout ce que j'avais à craindre, si je persistais dans ce refus : je lui répondis qu'il m'était impossible de satisfaire sa curiosité ; que j'avais eu un père, bon et riche, mais qu'il était mort, et que j'avais été forcé de quitter mon pays. Le magistrat fit tout ce qui dépendait de lui pour en savoir davantage ; il m'assura qu'il ne trahirait jamais mon secret, qu'il me prendrait sous sa protection, et qu'il me ferait rendre justice par mes parens. Rien n'affaiblit la résolution que j'avais prise de me taire. Alors, changeant de ton, il me dit avec dureté, qu'il voyait que

tout ce que j'avais raconté, n'était qu'une fable, qu'il allait m'envoyer en prison, et que j'y resterais jusqu'à ce que j'eusse avoué la vérité. Quelqu'un fut, de sa part, à l'auberge où j'avais passé la nuit dernière ; heureusement ce n'était pas celle où logeait le voiturier, et l'on ne découvrit rien.

Le magistrat me tint parole, et me voilà en prison. Ce qui me frappa le plus, en y entrant, c'est que je crus me revoir encore dans mon moulin de Lyon, avec la différence cependant que les habitans de ma nouvelle demeure, avaient un empressement, une curiosité que les autres n'avaient pas. Ils m'environnaient, me regardaient, et me questionnaient tous à-la-fois.

Qu'on se figure un enfant de neuf ans, éprouvant dans la même journée, deux malheurs aussi effrayans, et les supportant avec calme et avec résignation, traîné devant un magistrat, conduit en prison, résistant aux interrogations les plus pressantes, toujours maître de son secret, et décidé à le garder. Cette persévérance était déjà le fruit de mes réflexions, et ma résolution s'affermissait même par les contrariétés. Je me disais, avec une sorte d'orgueil, que, dans le grand projet que j'avais fait de pourvoir moi-même à mon existence, et d'assurer mon avenir, je devais m'attendre à tout, éprouver des difficultés sans nombre, tâcher de les surmonter, et que je n'avais à craindre que le découra-

gement. Et puis ma chimère favorite venait se mêler avec mes graves raisonnemens. Qu'est-ce que tout cela, me disais-je, en comparaison de toute la fermeté dont j'aurai besoin, quand il s'agira de paraître en présence de Louis XIV, et de lui parler ! On ne peut imaginer à quel point un enfant de neuf ans est susceptible d'exaltation et d'enthousiasme. Ces sentimens sont plus souvent, qu'on ne le croit, les résultats de l'inexpérience et de l'ignorance même de ce qu'il est important de connaître, pour se conduire dans le monde ; le premier âge peut les éprouver à un degré qui paraîtrait inexplicable, si cette réflexion n'était pas fondée. Je sentais, dans cette situation d'esprit, le plus profond

mépris pour toutes ces contrariétés que, dans aucune autre, il m'eût peut-être été impossible de supporter. Je ne voyais que le succès de mes projets, la haute destinée que je me figurais ; et les obstacles disparaissaient.

Les prisonniers qui m'entouraient, voulaient savoir par quel hasard un enfant de mon âge, se trouvait parmi eux. Ils savaient seulement que j'étais soupçonné d'avoir volé quelque argent que je ne voulais pas rendre, et que j'avais été envoyé en prison, jusqu'à un nouvel examen. Il n'en fallait pas davantage, pour me susciter de nouvelles persécutions. Deux ou trois prisonniers s'emparèrent de moi, et me dirent qu'un usage général obligeait tous

les nouveaux venus de payer leur entrée. Heureusement le magistrat avait gardé mon argent, qu'il se proposait de me rendre le lendemain, si l'on ne découvrait rien contre moi, et je fus dispensé de satisfaire, à cet égard, mes pressans solliciteurs, qui se retirèrent fort mécontens.

Dans ce moment un prisonnier qui m'avait beaucoup observé pendant tous ces débats, homme grave, et qui paraissait jouir en prison, d'une grande considération, s'approcha de moi, et me dit qu'il était singulièrement satisfait de ma conduite et de ma fermeté, que je promettais beaucoup, que je serais un rusé matois, et qu'il voulait me donner quelques leçons utiles, parce que ce serait

un véritable meurtre que de laisser périr, faute de soins, des dispositions aussi remarquables. Alors il entra en matière, et, d'un ton animé, il commença une dissertation fort instructive, sur tous les moyens de voler sans aucun danger; mais, s'apercevant bientôt de la surprise que j'éprouvais, en écoutant de semblables discours, il s'arrêta, et se plaignit de ma timidité. Il eut recours à toutes les flatteries, et déploya une éloquence digne d'une meilleure cause. Je me contentai de lui dire qu'il avait mal jugé mon caractère, que je n'avais point dérobé l'argent que j'avais, et que je n'avais point du tout l'intention de m'en procurer de cette manière. Il sourit avec dédain, et me dit

que ce n'était pas avec des amis qu'il fallait persister dans toutes ces inutiles déclarations d'innocence.

Une semblable conversation ne pouvait sans doute produire aucun effet sur moi ; mais, si j'avais eu les torts et les dispositions que le magistrat me soupçonnait, la nuit qu'il me fit passer en prison, pouvait les augmenter, et me jeter pour jamais dans la route du vice. On ne songe qu'à punir ceux qu'on envoie en prison ; on oublie, en ne considérant pas tous les dangers auxquels ils y sont exposés, par de pernicieuses leçons et de funestes exemples, qu'ils sont bien plus criminels, ou plus disposés à l'être, quand ils en sortent. Les prisons doi-

vent être des maisons de correction, et non pas de corruption. On isole ceux qui sont atteints de la peste, et qu'est-ce donc que le crime ?

CHAPITRE XV.

Le lendemain on me reconduisit chez le magistrat, et je persistai dans la résolution de ne rien avouer. J'avais eu le tems de penser à ce que je devais lui dire; et, quoique cela se réduisît toujours aux mêmes idées, aux mêmes craintes, au même refus, le magistrat m'écouta avec plus d'attention, et j'obtins plus de succès. Après m'avoir donné quelques bons avis, mêlés de reproches que je ne méritais pas, il me renvoya.

Je quittai Dijon avec une joie bien vive d'avoir échappé à tant

de périls, et j'en regardais l'heureuse fin comme le pressentiment assuré de celle qui m'attendait dans toutes mes aventures. Je me félicitais particulièrement de mon extrême prudence; si cela exaltait un peu mon petit orgueil, cela ranimait aussi mon courage, et je ne redoutais plus les difficultés; je croyais avoir la force de surmonter tous les obstacles, et c'est bien alors que je croyais plus que jamais, devoir être infailliblement page du roi de France. Mon imagination ne s'arrêtait même pas à ce point. Le bâton de maréchal de France, la couronne ducale, une alliance avec quelque maison royale, ne me paraissaient nullement hors de probabilité, et Alnaschar dans les nuits arabes

n'était rien à mes yeux enchantés, je devais aller bien plus loin.

Il ne se passa rien d'important pour moi, jusqu'à mon arrivée à Fontainebleau; mais il me serait difficile d'exprimer ce que j'éprouvai en y entrant. Fontainebleau avait été pour les rois de France ce que Versailles était alors. Henri IV l'avait habité; Louis XIII y était né. Actuellement encore le beau palais que j'admirais, et qui était le premier que j'eusse vu, n'appartenait-il pas à celui qui devait être mon protecteur? Après m'être un peu reposé, je fus me promener dans les jardins, dans les rues, par-tout. Les fontaines, les édifices, la superbe forêt qui environne cette ville, tout me frappait d'admiration. Pourquoi

le roi n'est-il pas ici? m'écriai-je dans mon enthousiasme? Cependant, en y pensant, je ne fus pas fâché d'en être encore éloigné; j'avais besoin de quelques réflexions, et Dieu sait quelles réflexions m'occupaient.

Dans ce moment, un homme d'un extérieur grave vint à moi, et me dit qu'il voyait que j'étais un étranger, et il m'offrit ses services, pour me faire connaître toutes les curiosités de la ville. Je fus singulièrement frappé d'une sorte de ressemblance entre la physionomie de cet homme et celle de l'homme qui m'avait escorté dans la prison de Dijon; mais je n'étais pas dans une situation semblable, et je ne m'arrêtai pas à cette idée. J'étais trop

heureux pour n'être pas confiant ; d'ailleurs, j'avais mille questions à faire, et j'entrai en conversation avec cet étranger. Je lui demandai quand le roi devait venir à Fontainebleau ; je pris les plus exactes informations sur Versailles, le palais, le roi, ses habitudes, les moyens de parvenir jusqu'à lui. Mon nouvel ami, sans paraître étonné, et il devait l'être, me donna tous les renseignemens que je demandais. Il n'ignorait rien de ce que je voulais savoir ; il répondait à tout de la manière la plus satisfaisante. A la fin, il me dit qu'il se proposait le lendemain de partir pour Versailles, et qu'il se trouverait heureux d'y être mon guide. On se doute bien que j'acceptai avec empressement cette offre obli-

geante, et que je regardai cette liaison imprévue, avec un honnête homme qui pouvait m'être si utile, comme un des plus heureux événemens de ma vie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

368217